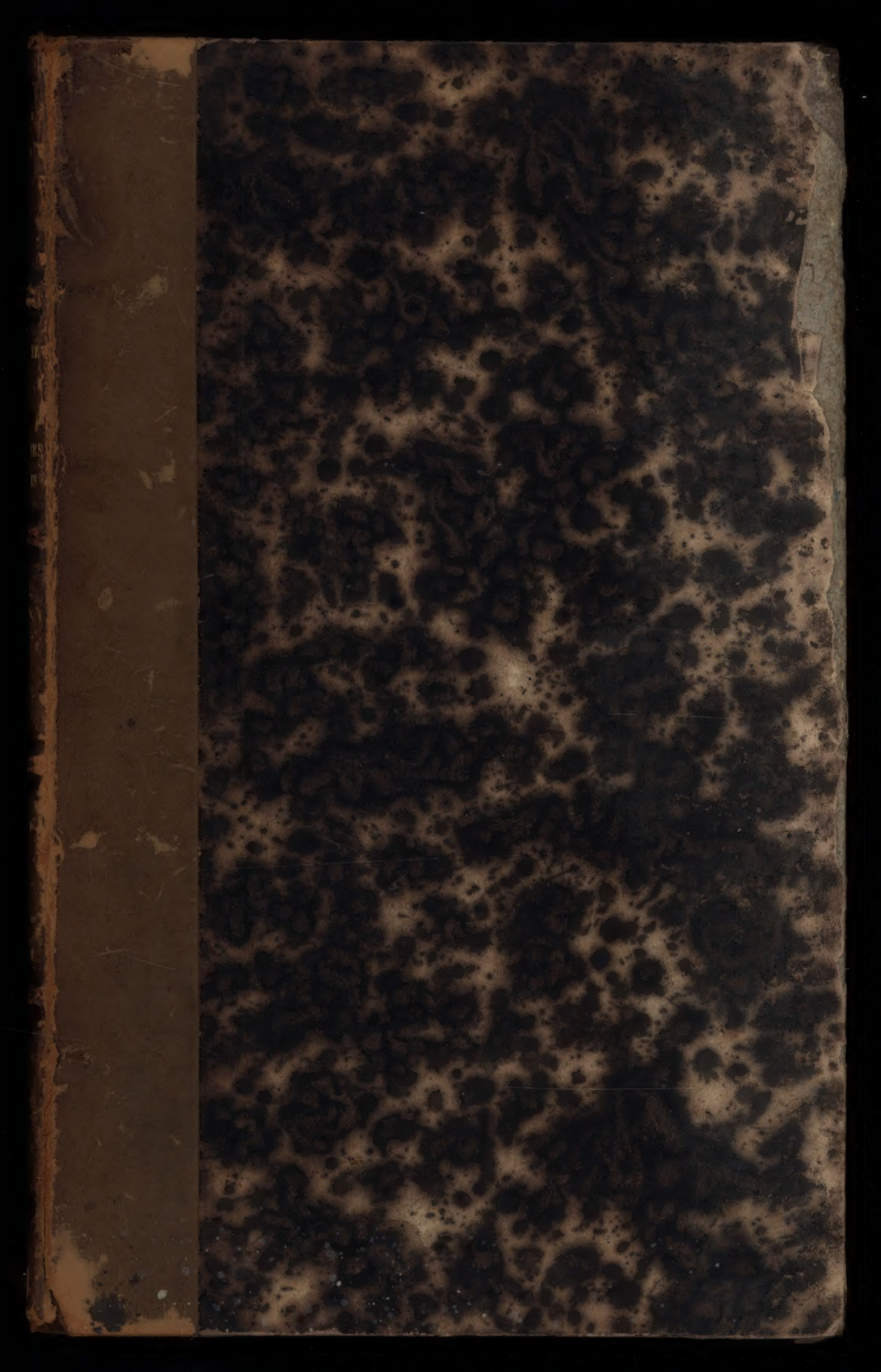
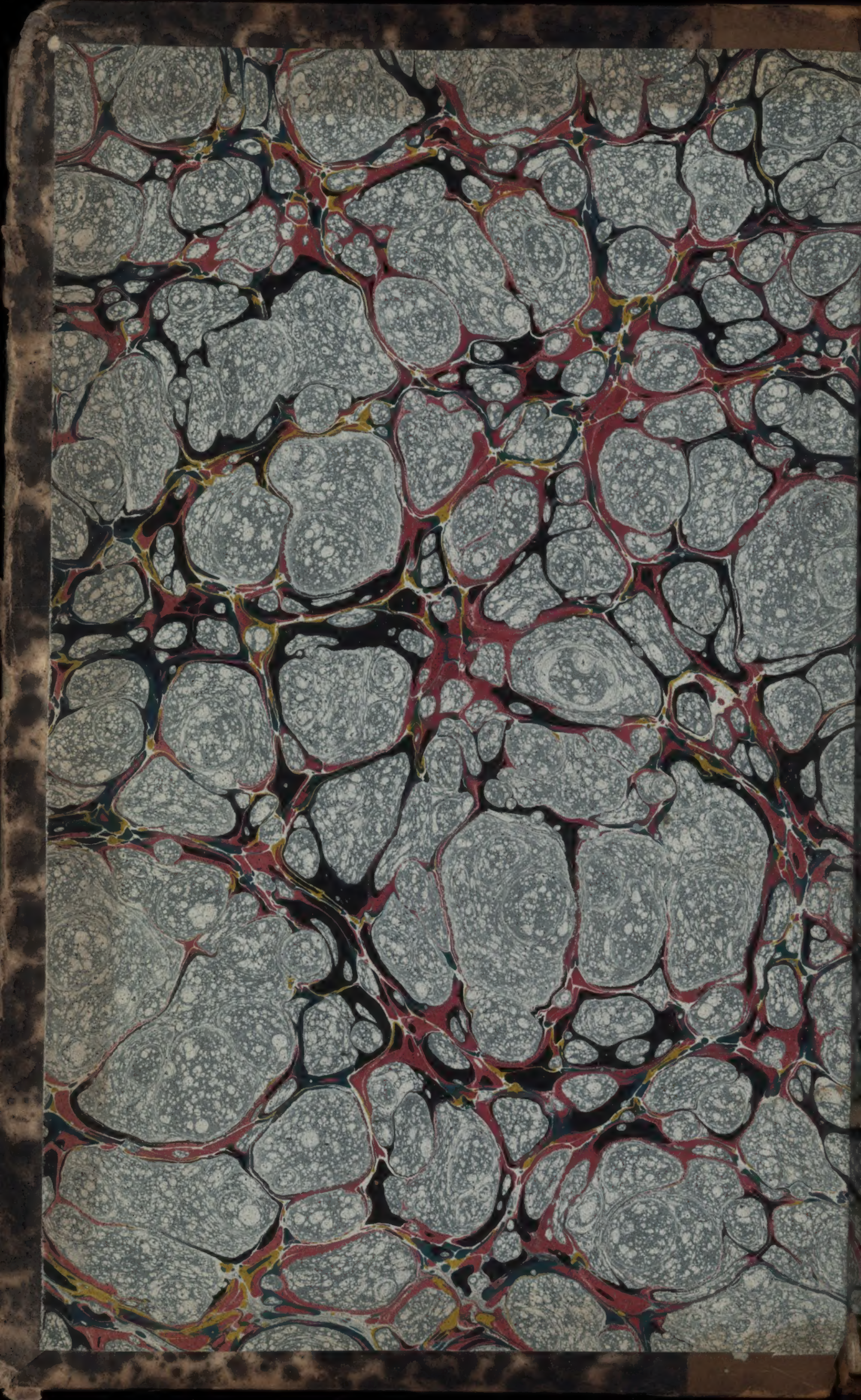






SOUVERAINETÉ DES PEUPLES DANS LEURS FÊTES PUBLIQUES,

PROUVÉE PAR L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE;

OUVRAGE traduit du Latin

De CASTELLANUS, MURSIUS, etc.



A PARIS,

RUE DES MARAIS, N°. 20, FAUBOURG-GERMAIN.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE (1797, vieux style.)

Je poursuivrai le Contrefacteur.

L. Prudhomme

TABLE DES MATIERES

CONTENUES dans ce Volume.

Fin de la Table.

RÉFLÉXIONS PRÉLIMINAIRES.

RIEN sous le ciel, rien de plus grand, de plus beau, de plus majestueux que le spectacle d'un peuple immense rassemblé dans une fête paisible pour y exercer sa souveraineté et sa toute puissance. Ce n'est que là que le peuple se montre dans son véritable éclat. D'anciens philosophes vantoient beaucoup le concert harmonieux des corps célestes. L'unanimité de toute une nation qui a le sentiment de sa force et assez de lumières pour la bien diriger, est bien plus sublime encore. Les Grecs et les Romains ont donné quelquefois ce spectacle dans leurs solemnités : et nous aussi, habitans de la France, devenue république, nous pouvons le disputer à l'antiquité. La fédération de 1790 et quelques autres fêtes nationales de cette espèce, ont donné une idée de ce que nous pouvons devenir un jour, à l'aide de nos institutions. C'est dans de telles fêtes que nous avons vu abjurer toute les haines et faire le généreux sacrifice de toutes les vengeances. Multiplions

ces fêtes, pour éteindre nos ressentimens.

L'on remarquera sans doute parmi les fêtes que nous citons, celle du pardon chez les Juifs, instituée par Moïse qui se connoissoit en révolution. Cette solemnité qui revenoit tous les ans, étoit superbe par son appareil, et touchante par son motif. Elle étoit encore nécessaire parmi une nation ulcérée et irascible. Elle produisit les plus heureux effets, et mériteroit peut-être d'être nationalisée en France. On la célébreroit le lendemain de la fête de la souveraineté du peuple, le premier jour des assemblées primaires. Il seroit doux et convenable de les ouvrir par une réconciliation générale. Toujours haïr, toujours se défier, réactionner sans cesse, convient mal au peuple le plus sensible de la terre.

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas! Loin de nous la coupable pensée de vouloir reconcilier le vice et le crime avec la vertu; malheur à la main profane qui s'empresseroit d'abattre le mur de séparation qui doit éternellement subsister entre les bons citoyens et les méchans! Notre intention n'est pas non plus d'ouvrir par cette voie d'indulgence, un chemin aux fonctions publiques, à quantité de personnages qui prendroient le masque de la fraternité pour se faire porter aux emplois : depuis les di-

recteurs jusqu'aux derniers fonctionnaires, ne laissons occuper les postes que par des amis de la liberté tout à la fois énergiques et sages.

Mais, qui empêche qu'à certaines fêtes, on immole généreusement les ressentimens individuels au calme public, à la paix universelle, sur laquelle repose la prospérité générale.

Nous avons cité la fédération de 1790, parce qu'elle a été sublime sous tous les aspects. D'abord, ce n'est peut-être que de cette journée-là que la royauté s'est apperçu pour la première fois de toute sa foiblesse, à la vue de plusieurs millions d'hommes fraternisant au sein de la liberté. La Cour des Tuileries se trompa grossièrement ce jour-là. Elle crut que le spectacle d'un roi paroissant se soumettre le premier au vœu du peuple, lui gagneroit le cœur de ce même peuple. Point du tout! Autant il règnoit de confiance, de sincérité parmi les départemens fédérés pour soutenir la révolution, autant on vit de contrainte, de perfidie dans la démarche de Louis XVI, forcée par les circonstances.

Et voilà, comme les fêtes sont de la plus grande utilité. Elles servent à développer l'énergie d'une grande masse d'hommes, et mettent à nud l'ame scélérate des gens de

cours, peu accoutumés à de grands spectacles. On ne peut pas plus braver tout un peuple réuni, que fixer le soleil quand il rassemble tous ses rayons en un seul foyer. Une grande réunion en impose nécessairement, et fait baisser les yeux aux tyrans les plus déhontés. Pour peu qu'on soit observateurs, on doit remarquer dans une grande fête publique, l'embarras et la confusion des chefs, quand ils ont de grands reproches à se faire. Ils ne peuvent soutenir les regards de tant d'hommes dont la seule présence les accuse déjà. Jamais la souveraineté d'une nation ne se fait mieux sentir que dans ces grandes occasions ou les hommes puissans qui ont surpris la confiance, se rendent malgré eux justice, en voyant tous les yeux se réunir sur leurs personnes comme pour les juger tacitement.

Nous avons trouvé dans l'histoire d'Athènes une autre fête où le peuple exerçoit sa souveraineté d'une manière plus positive encore. Tandis que ses sénateurs étoient assis à un grand repas d'usage, les citoyens qui circuloient autour des tables, marquoient en passant leur estime ou leur justice, par des mots piquans ou par d'honorables paroles. Les sénateurs subissoient une sorte de censure caustique à laquelle ils devoient être sensibles, et qui par fois servoient à les amender.

Ce n'est que dans les républiques que l'on rencontre ces sortes de mœurs franches auxquelles ils ne s'agit que de donner une extension ou une direction sage, pour en tirer les plus heureux fruits.

Cette fête athénienne, mentionnée ci-dessus, étoit modifiée selon les circonstances. Sous les Pisistratides, le peuple alloit voir manger ses magistrats, sans oser proférer une parole devant eux. Il reprit ses droits, après la révolution d'Harmodius et d'Aristogiton. Il les suspendit pendant le règne des trente tyrans. La franchise plus ou moins grande de la nation dans les fêtes pourroit servir d'indice á un observateur pour juger de l'état politique actuel.

Les fêtes chez les peuples libres anciens servoient à les avertir de leur souveraineté, quand ils se laissoient endormir, ou se blâsoient sur leurs droits les plus chers.

La célébration de ces solemnités, en devenant une leçon ou un stimulant pour les citoyens, étoit en même-tems une réponse à certaines gens qui ne parlent de la souveraineté nationale que comme d'une chimère ou d'un leurre ; à ces esclaves par systême qui ont besoin d'un maître, et qui ne savent plus où ils en sont, quand ils n'ont que la loi au-dessus d'eux.

Le sentiment délicieux de l'égalité ne se

développe bien que dans une pompe solemnelle. C'est-là que lepeuple en jouit, et s'apperçoit de ce qu'il est, et de ce qu'il doit toujours être.

Magistrats ! qui ordonnez des fêtes républicaines, appliquez-vous à faire sentir au peuple toute sa dignité, à lui donner une haute idée de ses droits. Qu'il se respecte en vous ! respectez-vous en lui. Ne mettez pas une trop grande distance entre lui et vous. Qu'il vous voie de près, face à face ! Il vous bénira, si vous vous maintenez dignes des honneurs qu'il se rend dans votre personne. Le peuple n'est ingrat que quand on l'induit en erreur. Rendu à lui-même, abandonné à sa propre impulsion, il aime à se montrer reconnoissant, et n'est pas aveugle dans les recompenses qu'il décerne. Qu'on se rappelle avec quelle dignité il assista aux funérailles de plusieurs de ses Généraux morts pour sa défense ! comme il a su distinguer leurs torts d'avec les services qu'il en avoit reçus !

Magistrats, sur-tout, ne donnez point de fêtes pour vous seuls et vos amis. N'oubliez pas que c'est l'universalité du peuple qui paie les frais de tout, et que d'ailleurs, point de fêtes qui puissent être belles en l'absence du peuple. Il ne faut jamais se cacher de lui. Nous l'avons déjà dit, le

peuple est comme le soleil, il vivifie tout, il anime, il échauffe.

Magistrats d'une nation grande et libre! faites aussi que les fêtes soient utiles et profitables à tout le monde; qu'elles servent de leçon aux uns, de rapprochement pour les autres. Il faut que l'on en sorte, et qu'on rentre dans ses foyers en s'estimant, en s'aimant davantage. Il faut que les premiers fonctionnaires en se retirant dans leur palais, puissent se dire : Comme ce peuple a le coup-d'œil juste! Comme il est difficile de lui en imposer long-tems! Comme il a su nous mettre à notre place d'un seul regard! Comme il est glorieux de mériter sa considération! Comme ses chefs, malgré l'appareil qui les entoure et les grandit, sont petits devant le peuple, s'ils n'ont d'autre mérite que l'éclat du costume qu'ils portent! Le peuple en masse n'est point un enfant qu'un peu d'oripeau met en extase! Comme il sait se rappeler que tous les hommes sont égaux, malgré les distances que la société civile met entre les gouvernans et les gouvernés!

Qu'il vienne dans une véritable fête nationale, l'homme à cerveau étroit qui voudroit contester au peuple sa souveraineté, sa dignité, la justesse de ses jugemens et la grandeur de son caractère. Ah! si nousavions pu

recueillir ces mots précieux, mais fugitifs, échappés de la bouche du peuple assemblé au Champ-de-Mars et ailleurs : on a colligé sous le titre d'*ana*, les bons mots, les réparties heureuses de plusieurs personnages célèbres dans les lettres et dans les sciences. Qu'on feroit un répertoire piquant et recommandable, sous tous les rapports, des observations, des jugemens, des apparences que le peuple de toutes les classes débite sans prétention, lorsqu'il est aiguillonné par le concours dans une solemnité. Tous les lecteurs n'y trouveroient par leur compte. Cette production auroit du trait; des coups de lumière en jailliroient, dont on pourroit profiter. Les pensées qui sortent du cerveau du peuple assemblé, sont d'autant plus saillantes, qu'elles sont toutes naturelles et libres comme l'air qu'on respire dans un vaste champ. Les écrivains, même dans un pays où il seroit permis de tout dire, gardent encore certaines considérations. Le peuple souverain se met au-dessus de tous les ménagemens; il brave même certains agens disséminés autour de lui, et se plaît quelquefois, quand il les reconnoît, à donner plus d'amertume à son sarcasme; il semble se dire tacitement : *Vils mouchards, allez redire tout cela à vos maîtres*. Les Athéniens excelloient sur-tout dans ce genre; et

c'est depuis eux qu'on appelle *sel attique*, cette causticité dont on assaisonne les discours.

Citoyens de la grande république, rassemblons - nous donc aussi souvent que le faisoient ceux des anciennes démocraties. Rassemblons-nous dans des fêtes plus belles encore par le concours des assistans que par l'éclat des objets. Rassemblons - nous pour nous éclairer mutuellement, pour exercer une censure fraternelle sur nous-mêmes, et sur nos magistrats: rassemblons-nous pour nous parler en toute franchise, pour développer le caractère national, pour exercer nos droits, pour sentir toute la dignité d'une réunion d'hommes libres. Quel beau cercle constitutionnel que toute la grande nation réunie le jour de la fête de sa Souveraineté! Il n'y a point de tyrannies qui puissent peser sur tout un grand peuple assemblé.

Nous terminerons par une remarque qui a bien son prix; et c'est l'histoire ancienne qui nous en fournit la matiere. En traduisant cette esquisse rapide des fêtes des principales nations connues, nous avons été à même d'observer que le peuple rassemblé a tellement le sentiment de sa force et de sa souveraineté, que plusieurs révolutions politiques ont commencé dans des fêtes. Dans plus d'une, le peuple s'est fait justice

lui-même, a secoué le joug, a chassé ou puni ses tyrans.

Cette observation n'avoit point échappé aux despotes couronnés qui ont pesé si long-tems sur la France. Les fêtes populaires étoient rares ; la cour n'en donnoit que pour elle ; la nation ne les voyoit que de loin, et ne s'en appercevoit que par les embarras qu'elles lui causoient.

SOUVERAINETÉ DES PEUPLES DANS LES FÊTES CIVILES, PROUVÉE PAR L'HISTOIRE.

FÊTES civiles du Peuple Hébreux.

(2000 ans avant J. C.)

LES Juifs avoient beaucoup de fêtes, mais la plupart religieuses : comme ce n'est pas notre objet, nous n'en parlerons point. Nous dirons seulement qu'ils mettoient quelqu'appareil lors de la tondaison de leurs troupeaux, ainsi qu'aux moissons et aux vendanges.

Ils avoient la *Fête des Javelles*. Les habitans d'un même canton se rassembloient au son du cornet, et se prêtoient la main les uns les autres, en bons frères.

Ils n'avoient point de spectacles ni de jeux du cirque, à l'exemple des Grecs et des Romains. Mais au retour d'une campagne heureuse, ils se partageoient avec

une sorte de solemnité le butin fait sur l'ennemi.

Quelquefois ils rentroient dans leur ville en triomphe ; c'est-à-dire, les citoyens, une palme à la main, marchoient à la rencontre de l'armée victorieuse, dont le chef portoit au haut d'une lance la tête coupée du général vaincu. David, avant d'être roi, donna ce spectacle. Les femmes même s'en mêloient, comme le prouve l'histoire de Judith.

La nation juive avoit beaucoup de patriotisme : elle le prouva pendant sa captivité à Babylone. Tant qu'elle fut esclave, elle s'abstint de fêtes et de cantiques. Les musiciens suspendirent leur harpe aux arbres, au pied desquels on ne faisoit que gémir.

Les Juifs n'avoient, pour ainsi dire, qu'une grande, une véritable fête, laquelle étoit bien plus politique encore que sacrée ; c'est l'époque ou la célébration de leur délivrance du joug des rois d'Egypte. Le peuple de Judée se montroit grand dans cette solemnité qui éclipsoit toutes les autres, et qui duroit trois jours. Chez aucune nation on n'a mis plus d'importance que chez les Juifs à la liberté publique ; et encore aujourd'hui, les Hébraisans perpé-

tuent ces nobles sentimens dans leurs synagogues.

Avant les Athéniens, qui pour ne plus avoir de roi choisirent Jupiter pour monarque, les Juifs ne voulurent dépendre que de Dieu, et ne se soumirent volontiers qu'à la *théocratie*. Des ambitieux, hommes de génie, le trompèrent comme par-tout ailleurs ; mais du moins tant que ce reste de nation célébrera sa pâque, la liberté, sous ce nom, recevra un tribut d'hommage.

On sait que les Hébreux fêtoient le saint jour de leur affranchissement, en se tenant debout, un bâton à la main ; jadis c'étoit une pique : même à leurs festins, ils ne s'asséyoient pas. Toute la nation étoit levée ce jour-là, sans en être moins calme et moins hospitalière.

Le peuple juif célébroit encore tous les ans le jour où leur législateur leur apporta une constitution qu'il avoit rédigée pendant cinquante jours dans le silence de la retraite, sur une montagne.

La fête du Pardon fait honneur à la nation hébreuse et mériteroit d'être nationalisée chez les autres peuples. Le premier jour de l'année civile, tout le monde se rendoit dans une plaine ; là, chacun faisoit l'examen de sa conscience ; après un

long silence on se confioit réciproquement l'aveu des fautes commises depuis un an, on s'en demandoit excuse. On se promettoit d'oublier les torts de ses proches, de ses voisins, de ses amis. Chacun juroit de ne plus y penser; on se serroit dans les bras l'un de l'autre, et l'on se retiroit satisfait.

Fête Astronomique du Peuple Caldéen.

(2000 ans avant J. C.)

Orchoë étoit la capitale de ce pays qui s'étendoit le long de l'Euphrate, vers son embouchure. La beauté du ciel y fit fleurir l'astronomie de très-bonne heure. Aussi, pendant que toutes les autres nations avoient peur d'une éclipse, les habitans d'Orchoë au contraire en faisoient l'objet d'une fête paisible et majestueuse. L'heure du phénomène annoncée, tous les hommes de la nation (les femmes restoient sur le seuil de leur porte) s'acheminoient gravement sur une montagne voisine, conduits par leurs astronomes. Cette procession étoit pittoresque, attendu que chaque assistant portoit dans ses mains, élevé à la hauteur de son front, un instrument astronomique ou une brique carrée, sur laquelle étoit écrite une date, une époque

remarquable dans le systême planétaire. Arrivé au sommet, on attendoit dans le silence. L'éclipse commencée, on en suivoit toutes les phases, pendant que les observateurs en prenoient note sur leurs pyramides. Cela fait, on redescendoit dans le même ordre, en chantant un cantique à la lune; puis chaque père de famille rentroit dans ses foyers, racontoit aux femmes ce qu'il avoit vu, et se disposoit à se donner des successeurs.

Le peuple d'Orchoë vivoit ainsi, ne connoissant d'autres révolutions que celles du soleil et des autres planettes. Il n'existoit ni en république ni sous une monarchie, mais chacun étoit maître chez soi. On ne rendoit quelques déférences qu'aux savans astronomes, à cause du lustre qu'ils jetoient sur la nation.

On remarquera que ce peuple, le plus éclairé alors, étoit aussi le plus paisible, le plus libre et le plus heureux. N'attendez rien de grand ni de louable de la part d'une nation vieillie dans les préjugés et qui s'y complait.

Fêtes civiles des Peuples de l'Inde.

Strabon, dans sa précieuse géographie, rapporte une loi indienne qui donnoit

lieu à une fête politique bien remarquable.

Il étoit permis de tuer le monarque, si on le trouvoit ivre. Le meurtrier, de ce moment, prenoit possession du palais; on le faisoit monter sur l'éléphant blanc, on le promenoit ainsi par toute la ville, en annonçant au peuple ce qui venoit d'arriver. Le peuple applaudissoit à l'événement, et proclamoit successeur du défunt celui qui avoit profité de la loi. On célébroit cette catastrophe à l'égal d'une victoire.

Fête du PASSAGE, *chez les Orientaux.*

(1500 ans avant J. C.)

A l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, on avoit fixé une fête solemnelle, commune à toutes les nations de l'Orient. Elle se célébroit avec la plus grande pompe. Tout le peuple, en habits neufs, s'y rendoit pour danser autour d'un grand bûcher allumé par les péres de famille ou les premiers magistrats, et chacun portoit dans ses foyers le feu nouveau.

Dans beaucoup de maisons on prenoit occasion de cette fête pour faire un retour sur soi-même, et pour se promettre d'en agir mieux à l'avenir que par le passé. Le peuple, pénétré de l'esprit de cette fête

s'y comportoit avec décence et dignité.

Fête orientale, intitulée SAK.

(Plus de 800 ans avant J. C.)

Pour adoucir le sort des esclaves et rappeler aux maîtres l'égalité primitive des hommes, on avoit établi dans tout l'Orient une fête dans laquelle les chefs de maisons servoient leurs domestiques, mangeoient ensemble et se divertissoient avec eux. Strabon, le commentateur Eusthate et quelques autres savans, font honneur de cette institution au roi Cyrus ; mais cela n'est pas prouvé.

Pendant cette fête, chez les Perses, on tiroit de la prison un criminel condamné à mort, on le revêtissoit des habits royaux ; on le faisoit asseoir sur le trône, où il lui étoit permis de se livrer, sans aucune distinction ni mesure, à tous les plaisirs, à tous les caprices qui lui passoient par la tête. Le dernier jour de la solemnité, ce roi éphémère subissoit le fouet avant d'être attaché en croix.

Brose parle de cette fête comme d'une solemnité babylonienne. Tous les ans, dit-il, le seizième jour du mois *Soüs*, les esclaves étoient les maîtres pendant cinq

journées. Dans chaque maison il y en avoit un qu'on habilloit avec les vêtemens du maître.

Macrobe nous apprend que Cécrops, arrivé dans l'Attique, dont il se constitua législateur, ordonna qu'après la récolte de tous les fruits les pères de famille mangeroient avec leurs serviteurs, parce que ceux-ci n'avoient pas moins contribué qu'eux à la culture des terres.

L'origine de la fête *Sak* se perd dans la nuit des tems; une vieille tradition en a conservé le motif: c'étoit pour avertir les premiers magistrats qu'ils ne cessoient de dépendre du peuple; et que le peuple, en consentant non pas d'aliéner sa souveraineté, mais d'en confier l'exercice à des individus, se réservoit le droit de punir ceux qui abuseroient de sa confiance.

Fêtes civiles du Peuple de Babylone.

(1500 ans avant J. C.)

L'une des plus curieuses est celle-ci: sur un amphithéâtre couvert de tapis et parsemé de fleurs, on rangeoit, avec beaucoup d'ordre, toutes les Babyloniennes qui étoient à marier, belles ou laides, jeunes ou vieilles; puis, tous les jeunes gens qui désiroient prendre femme, les

amateurs surannés, même les étrangers, étoient admis à se promener trois fois devant chaque rangée des citoyennes de Babylone. Après l'examen, ceux qui se sentoient disposés à faire emplette répétoient tout haut le nombre marqué sur l'étiquette de la femme qui lui avoit plu. Les magistrats, assis au centre, faisoient descendre l'objet requis, et y mettoient un prix à raison de la perfection de ses charmes. Les premiers tours, les premiers achats s'adressoient naturellement aux plus jolies. Celles-ci ne manquoient pas d'acquéreurs; mais les vieilles et les laides seroient restées éternellement sur leurs banquettes, sans le bénéfice de la loi portée à ce sujet. Les présidens de cette fête matrimoniale ramassoient tout l'argent provenu de l'achat des belles, et le distribuoient aux femmes disgraciées de la nature. Avec cet argent elles trouvoient des maris, et même elles choisissoient. De robustes artisans sans fortune n'étoient pas fâchés de trouver une femme et une dot; et c'est ainsi qu'on ne faisoit point de mécontens. Le reste de la cérémonie consistoit en un banquet général et des danses.

Cette fête se célébroit une fois l'an, au mois d'avril. Nous ne pouvons nous dispenser d'y voir beaucoup de sagesse.

Fêtes civiles du Peuple de Tyr.

(1300 ans avant J. C.)

Leur plus grande solemnité étoit à Hercule le Phénicien : on lui rendoit, non pas un culte, mais un tribut de reconnoissance, pour avoir enseigné le commerce aux habitans de cette côte. La célébration de cette fête faillit à révolutionner la riche cité de Tyr. Tous les citoyens y assistoient ; le corps des teinturiers voulut une fois avoir le pas sur l'armée : les gens de guerre firent valoir leurs exploits, les teinturiers leurs travaux. *Nous défendons la patrie*, disoient les uns ; *nous l'enrichissons, nous la rendons fameuse par la superbe teinture de pourpre*, disoient les autres. Les magistrats avoient beaucoup de peine à calmer ces débats, qui alloient prendre un caractère sinistre. On convint que les soldats s'achemineroient par une rue, les teinturiers par une autre rue, vers le rendez-vous commun de la fête.

Fête persane de la fin de l'hiver.

A l'entrée du soleil dans le signe de mars, le Peuple de la Perse chômoit une fête fort gaie. Entr'autres cérémonies, on

faisoit monter à cheval un jeune homme sans barbe encore ; on l'armoit d'un éventail, pour désigner le retour de la chaleur; et pendant la cavalcade, la foule suivoit le cavalier, en lui jetant de la glace sur le dos, pour exprimer les derniers frimats de l'hiver expirant.

A l'avénement d'un roi, on répétoit ce cérémonial, comme pour donner une leçon indirecte au nouveau prince. Le peuple, à Persépolis, tenoit beaucoup à cet ancien usage, que la cour de Perse tenta vainement d'abroger.

Fête remarquable en Perse, 800 *ans avant J. C.*

A l'avénement d'un roi au trône des Persans, plusieurs centaines de laboureurs étoient invités à un grand festin dans le palais même du monarque. D'après un vieil usage, antérieur au grand Cyrus, le nouveau prince étoit obligé de s'asseoir à la table des laboureurs, et de trinquer avec eux. Vers la fin de cette fête, le roi et les principaux de son armée se levoient, et avant de partir disoient aux convives campagnards : « N'oubliez pas, nos amis, » que nous exposons notre vie pour vous » défendre. » Le plus âgé des laboureurs se levoit seul pour répliquer : « Nos amis,

„ n'oubliez pas que nous arrosons nos „ fronts de sueurs pour vous nourrir. „

Le peuple, dans certaines catastrophes, se rappeloit cette double leçon, et en profitoit.

Fête égyptienne du Nil.

Deux fois par an, à l'époque de l'inondation du Nil et à celle de sa retraite, le peuple d'Egypte se rassembloit pour manifester en commun sa joie à la vue des bienfaits que lui prodiguoit son fleuve nourricier; on y répétoit l'hymne de la reconnoissance.

Lors de l'inondation, dix mille barques couronnées de festons de fleurs, allaient et venoient sur les eaux enflées du Nil; ce n'étoit que concerts et chants d'alégresse.

Quand le Nil se retiroit, les laboureurs se distinguoient parmi la foule; le moment des semailles étoit venu; on contemploit avec délices la terre d'Egypte engraissée par un limon fécondant.

Dans ces deux circonstances, l'Egypte entière ne sembloit qu'une famille bien d'accord; le sentiment du plaisir rapprochoit toutes les ames.

Les petites gondoles égyptiennes en

usage dans cette fête, étoient ornées de la figure d'un serpent aîlé. On distribuoit des récompenses à ceux des nautoniers qui se distinguoient par la célérité de la manœuvre.

Hérodote nous dit que les gens de rivière de Bubastes se faisoient remarquer par-dessus tous les autres.

Encore aujourd'hui, les habitans d'Alexandrie et autres villes d'Egypte célèbrent cette vieille férie.

Fêtes égygtiennes du Dieu du Vin.

(70 ans avant J. C.)

Le peuple d'Egypte perdit sa gravité et sa sagesse du moment qu'il passa sous le joug des Ptolemées. Ces princes imaginèrent les fêtes les plus folles pour le distraire de l'indépendance dont il jouissoit quand il défendoit l'usage du vin à ses princes, et les jugeoit après leur mort.

On parle sur-tout des fêtes *Dionysiaques* données par un Ptolemée-Auletes, c'est-à-dire, le joueur de flûte, parce qu'il ne faisoit presque que cela sur le trône. Ce despote vouloit que tout le monde prît part aux fêtes qu'il donnoit au peuple.

Lucien nous apprend qu'un citoyen philosophe fut accusé devant le roi joueur de

flûte de ne vouloir point, comme les autres, se déguiser en femme pendant les fêtes. Auletes le fit venir, daigna lui pardonner pour cette fois ; mais il lui ordonna, sous peine de la vie, de boire et de danser comme les autres, même de prendre un tambour pour accompagner certain air de flûte. Bongré, malgré, il fallut en passer par là, il fallut mettre une jupe, se couronner de lierre et boire largement, en courant les places publiques avec la multitude enivrée.

C'est ce prince qui, au rapport du docte Varron, dans une de ces fêtes Dionysiaques, donna un repas de 1000 couverts ; chacun des convives avoit sa coupe d'or pour boire; le reste de la vaisselle étoit de la même matière ; à chaque nouveau service on changeoit de plats et de vases d'or.

La nation égyptienne payoit les frais de ces banquets dont on lui jetoit les os.

Il n'y a que dans les républiques bien ordonnées que les fêtes nationales ne coûtent presque rien; le peuple se donne à lui-même en spectacle, et ne demande rien pour cela ; une sorte d'instinct, meilleur que les plus sages lois, fait qu'il se respecte à ses propres yeux.

Fête des ANCÊTRES, *en Chine.*

(450 ans avant J. C.)

Le despotisme pèse sur le peuple chinois autant que sur beaucoup d'autres, mais il a pris un masque respectable. L'empereur de la Chine ne s'annonce toujours à ses sujets que sous l'emblême du père commun de la nation; ses ordonnances ont l'air d'une leçon de famille; il appelle les Chinois ses enfans. A l'aide de ces mots magiques en ce pays, il fait tout ce qu'il veut. La *fête des Ancêtres* n'est pas indifférente au systême de ce gouvernement. En Chine, un fils est idolâtre de son père et du père de son père. Tous les ans, à plusieurs reprises, le respect filial consacre des jours destinés à brûler de l'encens devant l'image de ses parens. C'est Confucius qui a, sinon institué, du moins perfectionné ce culte de famille, dont les autels sont dans le cœur.

Il ne manque aux Chinois que la liberté; ils ont tout le reste, l'amour du travail et de l'ordre, et le respect pour les mœurs domestiques.

Tout le monde connoît la fête chinoise de la Charrue, que l'empereur ne manque pas de célébrer tous les ans pour se populariser.

Fête des Bateaux en Chine. Longtchuen.

Au VIIIe. mois du calendrier des Chinois, toutes les rivières de ce pays sont couvertes de bateaux plus ou moins grands, construits et peints en forme de dragons ; ils sont pleins d'instrumens de musique. Les bateliers se disputent entr'eux à qui ramera le plus vîte. Les prix sont suspendus au bout d'un bâton élevé au milieu de l'eau. Les musiciens, en uniforme, portent sur la tête des couronnes de fleurs. Cette solemnité, très-ancienne, se célèbre dans toute l'étendue de la Chine, et le même jour.

Une remarque à faire, c'est que les mères de famille purgent et baignent leurs enfans avant de les mener voir cette fête.

Cette fête ne coûte presque rien, et c'est l'une des plus gaies.

Fêtes des Lydiens, 700 ans avant J. C.

Cyrus, dit *le Grand*, venoit de faire sur Crésus la conquête de la Lydie. Mais le peuple conquis ne montroit pas au gouvernement de Perse toute la docilité requise en pareille fortune. Le vainqueur, qui avoit fait grâce de la vie au vaincu, lui demanda des conseils pour contenir une

nation qu'il devoit connoître. ,, Prince, ,, lui dit Crésus, deux mesures suffiront ,, pour vous rassurer, et soumettre tout-à-,, fait à votre sceptre le nouveau peuple ,, que vous venez de joindre à tant d'au-,, tres de votre dépendance : ôtez les ar-,, mes aux citoyens, et donnez-leur des ,, fêtes. ,,

Le gouvernement persan essaya de la recette, et s'en trouva bien. Presque chaque jour de l'année devint un jour de fête ; et, sous prétexte de prévenir les accidens au milieu d'un grand concours de peuple se divertissant, on invita les habitans de Sardes et des autres villes de déposer leurs armes, et de les confier aux magistrats. Ce qui s'exécuta ponctuellement. De ce moment les Lydiens ne furent plus qu'un troupeau que ses maîtres purent tondre, écorcher, manger même tout à leur aise. C'est Hérodote, le père de l'histoire, qui nous a conservé ce trait, tout au moins curieux.

Fête dans l'isle de Thulé, aujourd'hui l'Islande.

Dans son histoire des Goths, IV. Procope de Cæsarée s'exprime ainsi :

Il arrive une chose merveilleuse dans cette isle : vers la fin de l'été, pendant

l'espace de 40 jours, le soleil ne se couche pas ; il se montre sans distinction Il n'y a point de nuits. Le contraire arrive six mois après, sur la fin de l'hiver : on passe 40 jours sans voir du tout le soleil. Quand cette deuxième époque est venue, les insulaires ne peuvent marquer le tems que par le cours de la lune et des étoiles. Quand il y a 35 jours de cette longue et continuelle nuit passés, dit toujours Procope, les habitans ont coutume d'envoyer quelques uns d'entr'eux au haut d'une montagne, pour de là, comme d'une vedette, guetter de toutes parts le premier lever du soleil ; afin qu'après l'avoir apperçu, ils annoncent aux gens de la campagne que dans cinq jours ils reverront le soleil. A cette bonne nouvelle ils se mettent tous à chanter des hymnes ; et pendant les cinq jours de ténèbres qui restent, ce ne sont que des fêtes. Les pauvres insulaires sont sans cesse en peine extrême que le soleil ne les délaisse entièrement à perpétuité ; c'est ce qui fait qu'ils emploient tous leurs moyens pour célébrer dignement le retour du grand astre.

Ce peuple n'a long-tems obéi qu'à lui-même. Pendant les ténèbres, il n'abusoit pas de cette circonstance favorable au crime, pour se livrer à l'anarchie.

Il est vrai que dans cette isle, même encore à présent, les héritages ne se touchent point. Chacun vit retiré chez soi. on ne se rassemble qu'à l'approche d'un danger commun.

A un tel peuple, les lois de la nature n'ont pas besoin de supplément.

Préambule des Fêtes Greques.

Les fêtes nationales de la Grèce faisoient à la fois les délices du peuple le plus enthousiaste de la liberté, et portoient dans toutes les âmes une chaleur d'émulation que nos mœurs républicaines commencent enfin à concevoir et à partager. Nous devons être curieux de connoître l'historique de ces solemnités jusqu'aux moindres détails, parce qu'elles montrent dans tout son éclat le caractère d'un peuple fameux, dont les idées sur la gloire et l'indépendance, comme sur les arts et une multitude d'autres objets, méritent l'attention de tout homme qui observe et qui pense. Malheureusement il y a en ce genre, comme en tant d'autres, un assez grand nombre de points à l'égard desquels nous paroissons condamnés à l'ignorance, ou du moins réduits uniquement à des conjectures plus ou moins vraisemblables, parce

que les écrivains qui seuls peuvent nous éclairer ont négligé de s'étendre sur des particularités bien connues de leur tems, comme si elles avoient dû l'être également de la postérité la plus lointaine. Lorsqu'ils ont fait mention de ces fêtes, on diroit qu'ils en ont parlé comme très-convaincus que ces exercices brillans subsisteroient à jamais avec tout l'éclat, l'estime, la célébrité dont ils les jugeoient dignes, avec justice.

Dans ces fêtes, dit la savante Dacier, on proposoit des prix non seulement honorables, mais encore utiles : une captive pour travailler la laine, un taureau pour le labour des terres, des métaux pour la confection des armes.

Dans les fêtes d'Hercule le dompteur de monstres et de tyrans, la récompense du vainqueur étoit un trépied d'airain et une couronne. Dans une fête d'Athènes en l'honneur de celui qui le premier cultiva des oliviers, le prix étoit une grande cruche d'huile. Les vainqueurs aux fêtes olympiques étoient nourris le reste de leur vie aux dépends de la ville dont ils étoient les glorieux citoyens.

Les théâtres d'Athènes ne s'ouvroient que dans certains jours de fêtes, et quelques-unes de ces fêtes ne duroient qu'un jour. Il

paroît que dans les commencemens on ne représentoit de pièces que deux fois l'an ; l'une à des fêtes du printems, appelées les *Dionysiaques de la ville* ; l'autre aux solemnités Lenéennes. Dans la suite, ces sortes de spectacles se multiplièrent. Il y avoit concours de pièces à la *Fête des Marmites* (*Chytres*). C'étoit à la fin de ces spectacles que l'on couronnoit sur le théâtre les citoyens qui avoient bien mérité de la patrie.

Les *Anthesteries*, composées de trois jours de fête consécutifs, tomboient au mois *anthesterion* (janvier et février des Romains). On nommoit *Pithægie* la première solemnité, parce que le peuple ce jour-là faisoit l'ouverture des tonneaux. C'est à cette époque, dit le bon Plutarque (*Symp.*) que les Athéniens goûtent le vin nouveau.

Conges (sorte de mesure de vin) étoit le nom de la deuxième journée ; elle étoit consacrée à boire. Un prix étoit décerné à ceux qui se distinguoient dans ce genre de combat. C'est dans le quartier du *Marais*, section de la ville d'Athènes, au milieu d'une enceinte dédiée au dieu des pressoirs, que l'on donna d'abord les jeux publics, et que l'on construisit dans la suite un théâtre.

Aristophanes y fit représenter sa comédie

des *Acharnaniens* pendant la guerre du Péloponnèse, dans un tems où plusieurs habitans de la campagne s'étoient enfermés dans Athènes.

Le soir de ce deuxième jour de fête étoit destiné à un repas public, dont les convives ne pouvoient boire qu'au son de la trompette et au signal d'un hérault. Un outre (peau de bouc ou de chèvre, cousue) étoit le prix de celui qui le premier vidoit un conge de vin.

Les Dionysiaques de la ville se célébroient au commencement du printems, dans le mois *elaphebolion* (février et mars des Romains.) C'est à ces solemnités, qui duroient plusieurs jours, que l'acteur Polus, contemporain de Démosthène, et septuagénaire, joua dans huit tragédies en quatre jours consécutifs. Nous tenons ces détails de Plutarque.

Platon lui-même travailloit pour le théâtre. Nous lisons dans les histoires diverses d'Elien, que ce philosophe ayant renoncé au dessein de faire représenter une Tétralogie qu'il avoit déjà remise aux comédiens, la retira un peu avant les Dionysiaques de la ville.

Tétralogie veut dire un combat de quatre auteurs dramatiques; il signifie aussi quatre pièces de théâtre.

C'est à ces fêtes du printems que fut représentée la comédie des *Nuées*, où Socrate est tourné en ridicule par Aristophanes. Socrate, qui se sentoit au-dessus des bouffonneries d'un poëte sans pudeur, loin de se cacher eut l'attention de se montrer aux regards des étrangers, qui le cherchoient des yeux dans l'assemblée du peuple ; car dans les autres fêtes aucun étranger n'avoit ses entrées au théâtre national d'Athènes.

Plusieurs chorèges, nommés chacun par une des tribus d'Athènes, avoient le soin de fournir à leurs dépends les chœurs des tragédies et des comédies, de les entretenir, de les habiller, etc. ; ce qu'ils faisoient à l'envi l'un de l'autre, parce qu'ils vouloient capter la faveur du peuple, afin d'être élus par lui à des places importantes. Les chorèges d'Athènes étoient les édiles de Rome, magistrats subalternes chargés de la conservation des monumens nationaux et de la propreté de la ville.

Dans ces fêtes on jouoit jusqu'à douze tragédies ; car il est fait mention de trois concurrens qui avoient présenté chacun quatre pièces.

Trois comédies d'Aristophanes, les *Guêpes*, les *Acharnaniens* et les *Chevaliers*,

furent données à la Fête Lénéenne, laquelle ne duroit qu'un jour.

Il est difficile de concevoir comment en hiver, dans un jour où le peuple d'Athènes se livroit sans réserve aux plaisirs de la table, on pouvoit donner, sur le même théâtre, cinq à six pièces accompagnées de chants et représentées avec la plus grande pompe ; car les Athéniens ne lésinoient point, quand il s'agissoit des Beaux-Arts.

Mais le théâtre s'ouvroit de très-bonne heure. Eschine (*in Ctesiph.*) nous apprend que Démosthène conduisit au spectacle les ambassadeurs du roi Philippe dès la pointe du jour.

Fêtes funèbres Athéniennes, 500 *ans avant J. C.*

Le premier soin d'un général après l'action, soit qu'il eût remporté la victoire, soit qu'il eût été battu, étoit de retirer les morts du champ de bataille ; on les apportoit sous une grande tente dressée exprès, et chacun alloit y reconnoître ceux de sa tribu et de son bourg. On brûloit ces corps, et les cendres étoient envoyées aux parens pour être renfermées dans les tombeaux de la famille. Si le combat s'étoit donné sur le territoire même de l'Attique, chacune

des dix tribus envoyoit un vaste cercueil de bois de Cyprès, suivi d'un autre charriot couvert pour ceux qui avoient péri, mais dont on n'avoit pu recouvrer ou reconnoître les corps. L'armée suivoit en silence cette pompe funèbre jusqu'au lieu destiné à la sépulture. Le père ou le plus proche parent de celui qui avoit remporté le prix de la valeur parmi les morts, menoit le deuil et prononçoit l'éloge funéraire.

La prèmière année de la guerre si longue du Péloponnèse, 430 ans avant l'ère chrétienne, cette fête funèbre éprouva un changement. Comme la république d'Athènes avoit à lutter contre presque toute la Grèce, et qu'elle ne pouvoit manquer de perdre beaucoup de citoyens, on ne voulut point l'attrister par le retour fréquent de ces pompes lugubres. Cependant il ne parut pas juste de priver les défenseurs de la patrie qui avoient répandu leur sang pour elle, des honneurs accoutumés ; on fixa un jour, à l'entrée de l'hiver, où la ville s'acquittoit de ce pieux devoir envers tous ceux qui avoient péri pendant la durée de la campagne. On leur dressa un commun *cénotaphe* (tombeau vide), et l'orateur le plus distingué de la république fut chargé de prononcer le discours. Ce morceau d'éloquence étoit plutôt une exhor-

tation à marcher sur leurs traces qu'un éloge proprement dit. Dans l'impossibilité de les nommer tous, l'orateur ne se permettoit d'en désigner aucun ; car le peuple d'Athènes étoit fort chatouilleux sur les droits de sa souveraineté, et ne passoit rien, pour peu que cela portât atteinte aux principes de la démocratie. Jusque dans l'ivresse de ses fêtes, il se montroit jaloux de son indépendance.

Fêtes civiles des peuples de la Grèce.

Aristote (*Nicom.* VIII. 11.) dit : La première raison qui fit instituer des fêtes, ce fut l'envie de rassembler les hommes, et de les unir par l'amitié, en leur faisant partager un divertissement agréable et paisible. Les premières réunions de cette espèce avoient lieu après les récoltes.

Fête d'Æacus, 1200 *ans avant J. C.*

C'étoit le législateur des Æginetes. On dit de lui qu'il changea des fourmis en hommes, parce qu'à l'aide de lois sages, il civilisa les insulaires d'Egine, lesquels, avant lui, vivoient dans des trous, comme les fourmis en hiver. Par reconnoissance, ce peuple consacra un jour de fête et de jeux à la mémoire de son fondateur.

Fête des Coqs, 400 *ans avant J. C.*

Elle fut instituée par les Athéniens, en mémoire d'une victoire éclatante remportée par eux sous le commandement de Thémistocle, contre les Perses. Le Peuple d'Athènes aimoit à passer des heures entières occupé à voir combattre des coqs, l'espèce la plus valeureuse entre les volatiles. Ces combats de coqs sont de la plus haute antiquité.

Fête des Tonneaux, 700 *ans avant J. C.*

On ne donnoit point pour l'ordinaire de vin aux esclaves. Mais le jour qu'on perçoit les Tonneaux nouvellement remplis, étoit une fête dont tout le monde se ressentoit. Les Grecs aimoient à boire, et ce jour-là, les maîtres faisoient cadeau à leurs valets de quelques mesures de vin nouveau. Quand le peuple est dans l'abondance, rien ne lui coûte. Il a bon cœur, et il aime à épancher sa joie. Tel étoit le caractère des Athéniens sur-tout. Le jour donc de l'ouverture des Tonneaux, on annonçoit au bruit des instrumens les combats des buveurs. Celui qui buvoit le plus et s'enivroit le moins, avoit le prix. Le vainqueur étoit couronné de lierre. On

le promenoit sur un charriot rustique ; et le cortège dansant, chantant, gesticulant, faisoit le tour du hameau ou du vignoble. Le grave Lycurgue lui-même autorisa ce vieil usage par de nouvelles lois. Un peuple gai ne commet point de crimes.

La Fête d'Aratus, 400 *avant J. C.*

Aratus étoit un bon citoyen qui, à ses risques et périls, délivra sa patrie d'un tyran.

Les habitans de Sicyone consacrèrent deux jours de fête au souvenir de ce héros de la liberté. La première journée rappeloit l'heureuse délivrance de la ville. La seconde faisoit l'anniversaire du jour de la naissance d'Aratus. On alloit attacher à son tombeau des bandelettes blanches brodées de pourpre. Les élèves de tous les gymnases ouvroient le cortège auquel assistoit le sénat tout entier, dont chaque membre portoit une couronne sur la tête. Le concours du peuple étoit prodigieux à cette fête nationale.

La fête du Bœuf-Laboureur, 1200 *avant J. C.*

Le compagnon assidu des travaux de l'agriculteur passoit dans le repos cette journée consacrée à la reconnoissance de ses services. Dans l'Attique et dans le

Péloponnèse , on prononçoit , en cette circonstance , de terribles imprécations contre le meurtrier d'un bœuf. Le docte Varron l'appelle le ministre de Cérès. Si l'on ne pouvoit atteindre le meurtrier , on faisoit le procès à la hache *bovicide.*

La Brasideïde , 400 *avant J. C.*

Sparte, reconnoissante, institua une fête civique en l'honneur du capitaine Brasidas. (Consultez les Biographes.) La fête commençoit par l'éloge funèbre du héros patriote ; elle étoit terminée par des jeux militaires , où il falloit être Lacédémoniens pour avoir droit de combattre. Le citoyen qui ne paroissoit point à cette solemnité , payoit une forte amende.

Fêtes Platéennes , 600 *avant J. C.*

On les célébroit en grande pompe. Dès l'aube du jour , elles étoient annoncées par le clairon. Un charriot traîné par des taureaux noirs et rempli de couronnes et de branches de myrthe , traversoit la ville de Platée , en Béotie. Des jeunes gens , nés libres , l'accompagnoient , portant des amphores remplies de lait , d'huile , de vin et de liqueurs parfumées. Aucun individu né dans l'esclavage n'étoit admis au service de cette fête funèbre en l'honneur des ci-

toyens morts pour la défense et le maintien de la liberté. L'Orchonte, c'est-à-dire le premier magistrat de la cité, vêtu de pourpre et armé d'un glaive, ce jour-là seulement, étoit chargé de laver les tombeaux de ces héros avec une onde pure, puisée dans une fontaine voisine.

Les deux taureaux noirs étoient immolés. On les dépeçoit pour servir au banquet civique de tout le peuple. L'Orchonte le terminoit ainsi : Debout, au haut de la table, il remplissoit un cratère de vin vieux, et alloit en faire une libation sur la tombe des héros citoyens, dont il saluoit par trois fois les noms ; tous les assistans faisoient *chorus*, et on s'en retournoit en se rappelant avec le plus vif intérêt les belles actions et les bonnes œuvres des illustres défunts, objet de la vénération générale.

Cette belle et touchante solemnité s'appelloit aussi *Eleutheria*.

L'esclave qui recouvroit sa liberté, chômoit cette fête avec ses amis.

Les insulaires de Samos l'avoient adopté.

Les Thesmophories, 1000 *ans avant J. C.*

Ces fêtes, qui duroient trois jours, et qu'il ne faut pas confondre avec celles

d'Eleusis, étoient toutes politiques ; et comme l'indique assez le nom qu'elles portoient, elles furent instituées pour imprimer dans l'esprit du peuple le besoin qu'il a de lois sages. On les célébroit dans presque toutes les villes de la Grèce. C'étoit, en quelque sorte, la fête des législateurs. Les femmes honnêtes y assistoient, comme pour faire entendre qu'il appartient aux citoyennes de faire aimer les lois de leur pays. On y faisoit beaucoup mention de Cérès, déesse du labourage, à laquelle on attribuoit l'invention des premières lois, parce que les premières lois furent provoquées par l'agriculture.

Ce jour-là, les Athéniens ouvroient les portes des prisons aux moins criminels. Les individus des deux sexes dans la domesticité, ne pouvoient prendre part aux Thesmophories.

Fête des Instituteurs, 1200 *ans avant J. C.*

Thésée fut à la fois un héros et le législateur d'Athènes ; ce qui annonçoit l'excellence de l'éducation qu'il avoit reçu de *Connidas*. Plutarque nous apprend que les Athéniens, la veille de la fête de Thésée, voulurent en consacrer une à la mémoire de son instituteur, et en lui, honorer publiquement la plus belle ou du moins la

plus importante des professions de la république, puisque c'est elle qui lui donne des hommes et des citoyens.

La fête des Époux, 700 *ans avant J. C.*

Ce jour-là, les citoyennes mariées faisoient dans tous les recoins de la ville d'Athènes une exacte perquisition de tous les hommes célibataires qui se cachoient. Elles colaphisoient et flagelloient tous ceux qui tomboient sous leurs mains. C'est ainsi qu'étoient traités dans les républiques anciennes les citoyens égoïstes qui se déroboient au vœu de la nature et aux devoirs de la société, pour n'avoir point l'embarras d'une famille.

La fête des Flambeaux, 1200 *ans avant J. C.*

Prométhée passoit pour celui qui, le premier, imagina l'usage des Flambeaux. En mémoire de cette invention, le peuple d'Athènes célébroit tous les ans une fête. Elle consistoit à parcourir l'étendue du Céramique, une torche allumée à la main. Pour être vainqueur, il falloit atteindre un but marqué sans éteindre son flambeau. Le vainqueur passoit son fanal à un autre, et ainsi de suite. Image de la vie humaine! dit Lucrèce dans de beaux vers. Les prétendans fournissoient leurs courses les uns

à pied, les autres à cheval. Ce spectacle étoit d'un vif intérêt pour les spectateurs, qui s'y trouvoient toujours en foule.

Celui qui pour conserver son flambeau allumé ralentissoit son pas, étoit moqué. C'est Aristophanes, dans sa comédie des *Grenouilles*, qui nous fournit cette circonstance. Le victorieux étoit proclamé *Lampadophore*, et c'étoit un titre de gloire bon à citer dans l'occasion.

Les Léonides, 400 *ans avant J. C.*

Fête en l'honneur du célèbre Lacédémonien Léonidas. On prononçoit en public son éloge funèbre, suivi d'exercices militaires auxquels les Spartiates n'admettoient aucun étranger. Rien ne conservoit mieux l'esprit public à sa hauteur, que ces sortes de solemnités nationales.

Les Litobolies, 600 *ans avant J. C.*

Fêtes chômées à Trézène. En voici l'origine. Cette ville étoit en proie à une dissention civile. Deux jeunes filles de l'isle de Crète traversoient la place publique; elles furent atteintes par des pierres qu'on se jetoit à la tête les uns des autres. Pour expier ce meurtre involontaire de deux étrangères, on leur éleva un tombeau, où tous les ans, le jour de l'accident, on alloit appaiser leurs

mânes, et déplorer les malheurs d'une guerre intestine.

Les Lycurgiques, 700 *ans avant J. C.*

Fêtes à Lycurgue. Après la mort de ce grand homme qui s'ostracisa de lui-même, les Lacédémoniens allèrent querir ses cendres et les déposèrent dans un temple bâti exprès, en face du tombeau de Léonidas ; tous les ans on y portoit des couronnes et des guirlandes. Il n'y a que dans les républiques qu'on sait dignement honorer les grands hommes. (*Voyez Plutarque.*)

Les Muties, 650 *ans avant J. C.*

Toute la Grèce assemblée décréta un jour de fête en l'honneur de Mutius Scœvola.

Cicéron en parle dans ses *Verrines*.

Fête de Marathon, 400 *ans avant J. C.*

Le sixième jour du mois *boëdromion*, le peuple d'Athènes donnoit une grande fête dans ses murs, en commémoration de la victoire signalée remportée par Miltiade à Marathon.

Voici une anecdote curieuse au sujet de cette fête :

Lorsque Miltiade, après la victoire de

Marathon, demanda pour toute récompense, la permission de paroître dans les assemblées du peuple et dans les solemnités nationales avec une couronne de laurier sur sa tête, cette faveur lui fut refusée. Quand tu feras seul triompher le peuple d'Athènes, lui répondit un des assistans, alors tu pourras demander des distinctions qui te soient personnelles.

Les Plinteries, 1200 *ans avant J. C.*

Fête attique, consacrée à rappeler l'état sauvage qui précéda la civilisation des Grecs. Ce jour-là, on servoit sur les tables un plat de glands, pour rappeler la vie misérable que nos premiers pères menoient au fond des bois.

Les Possidoniates, 1500 *ans avant J. C.*

Ces fêtes portent le nom d'un peuple qui habitoit le fond du golfe Tyrrhenien. Cette nation étoit une colonie greque. Tous les ans, ils consacroient un jour de deuil pour se rappeler les usages de leur mère-patrie, et pour exprimer le regret d'en être séparés. Il y avoit beaucoup d'esprit public chez les anciens.

La Fête D'HÉCALE, *à Athènes.*

(1200 ans avant J. C.)

L'origine ou le motif de cette fête a quelque chose de touchant.

Le jeune Thésée partoit pour aller combattre le taureau de Marathon, espèce de monstre qui ravageoit tout le pays. Une bonne vieille femme, nommée *Hécale*, se trouva sur le passage du héros, et le pria tant qu'il accepta l'hospitalité chez elle. Elle n'étoit pas riche. Elle fit au-delà de son pouvoir pour bien recevoir son hôte ; et quand il fallut se quitter, elle lui dit qu'elle faisoit le vœu d'immoler ce qu'elle avoit de plus cher, si Thésée revenoit vainqueur et sain et sauf de la périlleuse expédition. Hélas ! la bonne Hécale ne put vivre assez long-tems pour s'acquitter de son vœu. Quand Thésée repassa, on la mettoit sur le bûcher.

Mais le héros se chargea d'accomplir pour elle la promesse qu'elle avoit faite aux Dieux. Il institua une fête générale, à laquelle tout le peuple voulut prendre part.

Ce jour-là, les jeunes gens portoient des bouquets aux vieillards des deux sexes.

La Théséide , 1200 *ans avant J. C.*

Thésée , dit Plutarque , fut le premier qui fit cesser les tyrannies particulières où la force donnoit des lois. Il exécuta un vaste et noble dessein ; il rassembla dans une seule cité les habitans de l'Attique. Dispersés dans une infinité de bourgades , ils n'avoient pu jusqu'à ce moment goûter les douceurs de la paix, et les avantages de la bonne harmonie.

Thésée se démit de la royauté , pour redevenir l'égal des autres citoyens. Il les convoqua tous en assemblée nationale ; la première connue dans l'histoire où tout un peuple , rendu à l'égalité primitive , délibéra d'un commun accord et librement sur la forme du régime politique qu'il vouloit adopter.

Ce grand évènement , qui eut les suites les plus importantes , donna lieu à l'institution d'une fête véritablement populaire , célébrée dans l'Attique , et principalement dans Athènes. Thésée lui - même en fut l'auteur.

Pendant la solemnité , on faisoit aux pauvres une distribution d'alimens. Aristophanes en parle dans sa comédie de *Plutus*.

On appeloit cette fête démocratique la *FÊTE DE LA DÉMIGRATION. Demigrationis festus.*

Les vieillards et les sénateurs présidoient cette auguste solemnité, un rameau d'olivier à la main. On choisissoit les vieillards les plus sains, les plus beaux.

Fête aux Féves, 1200 *ans avant J. C.*

Thésée, au retour de sa grande expédition contre le Minautore, fit cuire le reste des féves et autres légumes secs qui lui restoient, et les distribua au peuple d'Athènes.

Le peuple, qui aimoit à marquer par une fête toutes les traces de ses héros, décréta de célébrer tous les ans cette circonstance. Ce jour donc, on mangeoit des féves avec ses amis.

Fête des Rameaux, 1262 *ans avant J. C.*

Fête athénienne fondée par Thésée après qu'il eut affranchi sa patrie du tribut honteux et révoltant de sept jeunes hommes et de sept jeunes filles obligés d'aller chaque année en Crète pour combattre le Minautore, ou pour en être déshonorés. C'est Ariane, fille de Minos, roi de l'isle, qui aida le héros dans cette expédition.

On choisissoit parmi les familles les plus estimées de chaque tribu d'Athènes, un certain nombre de jeunes garçons, ayant leur père et mère. Ils sortoient de la ville en grande tenue, et dans le meilleur ordre, pour se rendre au port de Phalère. Chacun d'eux portoit à la main des branches de vigne avec leurs raisins, pour indiquer la saison où l'on s'embarquoit pour passer en Crète. Le jeune citoyen le mieux fait, le plus beau, recevoit une coupe remplie de vin mêlé de miel. Cette boisson, que nous autres modernes trouverions détestable, étoit fort goûtée par les anciens. On lui présentoit en outre de la farine, de l'huile et des fromages frais. Un hérault qui marchoit en avant, un bâton entrelacé de rameaux à la main, dirigeoit un chœur de quelques jeunes garçons habillés en femmes, et chantant dans un hymne le sujet de la solemnité. Les citoyennes les plus riches se faisoient un devoir d'assister à cette fête, portant sur leur tête des corbeilles de fleurs et de fruits. On les désignoit, à cause de cette circonstance, sous le titre de *Cénephores*.

La Fête Athénienne des Labours.

(550 ans avant J. C.)

Les premières origines de cette fête remontent beaucoup plus haut. Elle se célébroit sur le territoire d'Athènes dès les tems les plus reculés. Il est vraisemblable qu'elle fut instituée quand le peuple athénien passa de la vie pastorale à la culture des terres. On la chômoit avant et pour la saison du labourage. Pendant cette solemnité, on se promettoit de travailler de concert pour éviter la famine, dont on avoit été menacé, en se bornant aux fruits spontanés du sol.

La fête Thelesilla, 500 *ans avant J. C.*

Thélésille étoit une femme d'Argos, très-savante et plus brave encore, comme on va le voir.

Cinq cents années avant l'ère vulgaire, Cléomène croyoit s'emparer facilement d'Argos, après la bataille qu'il venoit de gagner sur les citoyens de cette commune, dont la plupart avoient été tués ou mis hors de combat. A la tête de son armée victorieuse, Cléomène s'avance donc pour surprendre la ville, dépourvue d'hommes et de soldats. Thélésille, animée d'un beau mouvement patriotique, fait un appel aux

citoyennes, leur distribue des armes, les range en bon ordre sur les remparts et dans les différens quartiers de la ville; puis se faisant suivre de l'élite de ces amazones improvisées, elle ose bien se présenter devant Demarate, deuxième roi de Lacédémone et le collègue de Cléomène. Il s'étoit emparé déjà du quartier pamphiliaque. Thélésille vient à bout de lui faire lâcher pied ; elle le débusque de ce poste important, le poursuit jusqu'aux portes de la ville, le met dehors, et oblige les deux généraux à lever le siége.

Le peuple Argien délivré, décréta aussitôt que les combattantes qui avoient perdu la vie en défendant leur patrie seroient inhumées honorablement sur le grand chemin appelé *la Voie Argienne*, et qu'une statue seroit élevée à Thélésille. Sous l'empereur Marc-Aurèle Antonin, c'est-à-dire au deuxième siècle de l'ère chrétienne, on voyoit encore cette statue tenant un casque à la main droite ; plusieurs volumes sont à ses pieds. Nous devons ces détails à Pausanias. La reconnoissance publique ne se borna point là : écoutons maintenant Plutarque.

De son tems les Argiennes continuoient encore à solemniser tous les ans une grande fête nationale en mémoire de cette action

héroïque. Les femmes, ce jour-là, étoient revêtus d'habits d'homme. Outre cela une loi fut portée pour autoriser les nouvelles épousées à porter une barbe postiche, en montant au lit marital.

Le même Plutarque nous apprend, par occasion, que les citoyennes de Lacédémone jouissoient aussi du même privilége. Elles s'habilloient en homme le jour de leur mariage.

Fête des Pains, en Béotie, 400 *ans avant J. C.*

Espèce de Thesmophories. Agésilas profita de la sécurité des citoyens de Thèbes, occupés à la célébration de cette fête, pour surprendre leur citadelle et s'en emparer.

Sémus (l'historien) nous apprend que la même solemnité en l'honneur des moissons avoit lieu, sous le même titre, dans l'isle de Delos.

Fête Arcadienne, 1000 *ans avant J. C.*

Elle avoit lieu sur la fin de l'automne. Tout le monde alloit à la chasse. Au retour, si elle étoit bonne, on en offroit les prémices aux dieux du pays. Si les chasseurs n'avoient point été heureux ils fouettoient leurs divinités. Cette superstition a quelque

chose de libéral. Les Arcadiens avaient du bon sens.

Les Fêtes Carnéennes, à Delos.
(1200 avant J. C.)

Toutes les nations greques et leurs colonies solemnisoient ces fêtes dans l'isle de Delos par des députés chargés des prémices des fruits de la terre. Les villes chargeoient les meilleurs Poëtes de composer les hymnes que devoient y chanter les chœurs qu'elles envoyoient à leurs frais, ou qu'elles faisoient trouver dans l'isle.

Cette fête, instituée dans un camp, conserva des traces de son origine, qu'on peut porter à 1200 années avant l'ère des chrétiens. Athénée (*Deipn.*) dit qu'elle étoit une imitation de la vie militaire. On construisoit neuf cabanes de branchages d'arbres tels que les soldats en construisent à l'armée dans les camps stationnaires, pour être plus commodément que sous la toile des tentes. Sous chacune de ces neuf cabanes banquetoient neuf convives. La fête duroit neuf jours : tout s'y faisoit au commandement.

Le peuple hébreux semble avoir eu la même idée dans ses neuf fêtes des Tabernacles.

La manière dont on vivoit dans ces fêtes

fut assez long-tems austère et frugale; dans la suite elle devint délicate et dégénéra en débauche.

On y célébroit des jeux. On y disputoit le prix du chant.

De jeunes guerriers y formoient des chœurs de danse avec de jeunes filles.

Les Grecs, et sur-tout les Spartiates, avoient tant à cœur les fêtes Carnéennes qu'ils différoient les expéditions les plus urgentes pour y vaquer.

Quand Xercès arriva dans la Grèce et qu'il fallut songer à défendre le passage des Thermopyles, dont il approchoit, les Spartiates étoient déterminés à y marcher avec toutes leurs forces et à y mener tous les autres Grecs. Quoique le péril fût grand et qu'il pressât, ils suspendirent leur départ jusqu'à la fin des fêtes Carnéennes, en ordonnant au reste des Grecs de s'y rendre d'avance. Mais comme ceux-ci refusoient de marcher sans eux, la seule condescendance qu'eurent les Lacédémoniens fut, pour les engager à ne pas les attendre, d'y envoyer Léonidas à la tête de 300 Spartiates seulement. Le reste des troupes ne se mit en marche qu'après la célébration. Consultez Hérodote et Thucydide.

Les fêtes Carnéennes se célébroient vers la fin du mois d'août des Romains, ou

vers le commencement de septembre, c'est-à-dire au mois grec *Métageitnion*.

Cette fête avoit pour but principal une espèce de pacte fédératif de tous les peuples de la Grèce. La politique surveilloit toutes les institutions ; les jeux les plus frivoles avoient leur raison d'Etat.

La Fête et la Chanson d'Harmodius.

(550 ans avant J. C.)

Les deux frères Hippias et Hipparque, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, avoient succédé à leur père et gouvernoient d'après les mêmes principes despotiques. L'un d'eux, Hipparque, avoit fait publiquement une insulte à la sœur d'Harmodius. Harmodius et Aristogiton, intimes dès le bas âge, se promirent de renverser le tyran ; l'un pour venger sa sœur, l'autre pour venger son ami. Ils parvinrent en effet à le faire expirer sous leurs coups, à la fête des *Panathées* ; et ce meurtre devint le signal de la liberté du peuple d'Athènes. Hippias, frère du despote tyrannicidé, quitta la ville ; et s'étant retiré chez les Perses, il périt les armes à la main contre sa patrie, dans la bataille de Marathon. Les traîtres à la patrie ont rarement eu une fin heureuse. Cependant Athènes dressades statues à ses deux libérateurs, et fonda une fête annuelle

où l'on répétoit un cantique qui devint fameux dans toute la Grèce. En voici le refrain :

« Je porterai mon épée couverte de » feuilles de myrthe, comme firent Harmodius et Aristogiton quand ils tuèrent » le tyran et qu'ils établirent dans Athènes » la sainte égalité.

» Que votre gloire soit éternelle, cher » Aristogiton et cher Harmodius, parce » que vous avez tué le tyran et rétabli » dans Athènes l'égalité fondée sur les » lois. »

Aristophanes, dans sa pièce intitulée *les Acharnaniens*, fait le dénombrement des plaisirs de la table, et au premier rang il place *l'air charmant d'Harmodius.* Ce sont ses propres expressions.

Ce cantique fit gagner des batailles et trembler les despotes.

Journée de Lipsydrion, 550 *ans avant J. C.*

La tyrannie des Pisitratides fut le sujet d'une fête lugubre à l'honneur de quelques bons citoyens d'Athènes, qui pour défendre la liberté de leur pays, s'étoient retirés et fortifiés dans un lieu de l'Attique nommé *Lypsidrion.* Hérodote, Liv. V., nous apprend que les Pisistratides poursui-

virent les patriotes dans cet asyle, et les y exterminèrent après une action longue et sanglante. *La journée de Lipsydrion* passa en proverbe, et tous les ans, à pareil jour, on alloit chanter un cantique à la mémoire de ces généreuses victimes. Voici le refrain de cette chanson nationale : « Hélas ! hélas ! » Lipsydrion ! que de grands hommes, » que de bons citoyens, tu vis périr ! »

Les Grecs firent plus de grandes choses avec leurs fêtes et leurs chansons qu'avec leurs armes.

La fête de l'aimable Liberté (Charisteria Eleutherias), 450 *ans avant J. C.*

C'est ainsi que les Gres désignoient une solemnité, laquelle tomboit au douzième jour du mois *boërdromion*, qui répond à notre thermidor. C'étoit en mémoire de la restauration de la Liberté, dont on étoit redevable à Thrasybule. *Voyez Plutraque.*

La fête des Hirondelles, à Rhodes.
(575 ans avant J. C.)

Au retour des Hirondelles, présage de la belle saison, les insulaires de Rhodes passoient une journée dans la joie. Cléobule, magistrat de Lindus, ville de Rhodes, et l'un des sept sages de la Grèce, institua ce divertissement populaire, indiqué

par la nature. On peut en placer la date au sixième siècle avant J. C.

La fête des Ballons, chez les Grecs.

(1000 ans avaut J. C.)

Après les vendanges, on égorgeoit plusieurs chèvres dont la dent vénimeuse, croyoit-on, faisoit mourir la vigne que l'animal avoit atteinte. De la peau on en faisoit des outres ou ballons sur lesquels les jeunes villageois s'exerçoient à sauter, d'un seul pied seulement. Pour rendre l'exercice plus gai, on huiloit cette peau afin de faire glisser les sauteurs et apprêter à rire au peuple, qui prenoit beaucoup d'intérêt à ces fêtes rustiques et innocentes.

La fête des Noms, chez les Grecs.

(1000 ans avant J. C.)

Le cinquième jour de sa naissance, le père prenoit son enfant dans ses bras et faisoit trois fois le tour de l'appartement de sa mère, après quoi les amis venoient offrir leurs cadeaux au nouveau né.

Cinq jours après, c'est-à-dire le dixième jour de la naissance, nouvelle fête domestique pour imposer un nom à l'enfant.

Dans quelques endroits de la Grèce, ces deux fêtes se célébroient le soir du septième jour de la naissance. On se ré-

jouissoit alors, parce qu'à cette époque la santé du nouveau né ne laissoit plus de doute.

Une troisième solemnité domestique avoit lieu quarante jours après l'accouchement, et c'est la mère qui en faisoit les honneurs.

Les anciens mettoient plus que nous de l'importance à ces usages.

Fête Lacédémonienne des Trois Ages, 900 *ans avant J C.*

Cette fête, de l'invention de Lycurgue, consistoit à rassembler sur la place publique les vieillards, les jeunes hommes et les enfans. On en faisoit trois groupes, et chacun de ces groupes armés exécutoit plusieurs évolutions militaires selon les forces de l'âge. On finissoit par une ronde chantée, dont le sens du refrain étoit :

LES VIEILLARDS.

Nous fûmes jeunes et vaillans.

LES JEUNES HOMMES.

Nous sommes jeunes et vaillans.

LES ENFANS.

Nons serons jeunes et vaillans,
Plus peut-être que nos parens.

La gaîté présidoit à cette fête dont il ne nous est point parvenu de plus grands détails.

Fête et Danse des Vierges Lacédémoniennes.

(900 ans avant J. C.)

Cette fête anacréontique est encore de l'institution du sévère législateur des Spartiates. On n'en est pas surpris quand on lit dans Plutarque que Lycurgue voua un autel au Dieu du Rire et aux Muses, et une chapelle à Vénus armée.

Un certain jour dans l'année, toutes les jeunes filles de Lacédémone, dans l'âge d'être mariées, se rassembloient sur une vaste prairie, non loin des rives de l'Eurotas. Elles n'étoient point nues, comme quelques-uns l'ont dit pour dénigrer les Anciens ; mais leur robe longue de lin, quoique fermée par une ceinture écarlate, étoit relevée par une agraphe, le long de la cuisse droite, et presque jusqu'à la hanche.

Dans ce costume, elle exécutoient plusieurs danses graves, sous les yeux de leurs familles et des magistrats. Tous les jeunes hommes, l'honneur de la patrie, étoient présens et sous les armes. Le but de la fête étoit le choix d'une compagne. Chacun choisissoit donc la sienne, sans lui

parler. On en faisoit part aux parens, ceux-ci aux éphores. Les magistrats décidoient si le jeune guerrier avoit fait assez de belles actions pour obtenir la main de la sagesse et des grâces pudiques ; la solemnité prochaine, tous ces mariages se célébroient. Le reste n'entre point dans le cadre que nous nous sommes donné.

Fête des Esclaves, à Sparte, 500 ans avant J. C.

A certains jours de l'année, les magistrats de Sparte faisoient donner à boire aux esclaves tant que ceux-ci vouloient. Devenus bien ivres, on les traînoit dans les salles du gymnase public; là, les jeunes gens libres venoient prendre en horreur l'ivresse du vin, à la vue de l'abrutissement où il fait tomber l'homme qui boit sans mesure.

Les anciens mettoient toutes leurs leçons en actions et en images.

Fête de la Flagellation, à Sparte.

(900 ans avant J. C.)

A certains jours de l'année, le peuple de Lacédémone se rassembloit en cercle autour de la statue de Minerve, pour assister à une grande épreuve. De jeunes citoyens, depuis l'âge de 10 ans, se présen-

toient courageusement pour subir une cruelle flagellation. Ceux d'entr'eux qui l'enduroient sans jeter un cri, sans verser une larme, étoient reconduits en triomphe chez leurs parens. On auguroit de grandes choses de celui qui, dans un âge tendre, savoit se roidir contre la douleur. Les mères exhortoient du geste leurs enfans à ne pas se laisser vaincre par le mal. La peau déchirée et sanglante, plusieurs de ces victimes volontaires crioient à l'exécuteur de frapper plus fort.

Le reste du jour étoit fête à Sparte.

Cette institution, due à Lycurgue, tomba dans la suite en désuétude au point qu'elle ne consistoit plus qu'en quelques coups de fouet distribués, pour la forme, sur le dos de deux ou trois malheureux Ilotes. On n'est point d'accord sur l'origine de cette fête barbare, mais le motif est évident.

Fête ou plutôt châtiment des Célibataires, à Sparte, 800 ans avant J. C.

Une loi de Lycurgue ordonnoit que les citoyens qui vivroient solitaires et hors mariage fussent chassés du cirque et du Champ-de-Mars.

Par une suite de ce décret du sage législateur de Lacédémone, on institua une

espèce de fête, au fort de l'hiver. Elle consistoit à contraindre les célibataires de se promener tout nuds dans les places publiques, et de faire trois fois le tour de l'enceinte de la ville.

Tout le peuple ne manquoit pas d'assister et d'applaudir à cette sorte de spectacle.

Une autre loi du même Lycurgue décernoit une peine contre les mauvais maris.

La fête des Forgerons, 1000 *avant J. C.*

Vulcain est le nom du premier forgeron connu. Dans les premiers tems, tout le peuple d'Athènes fêtoit la mémoire de cet inventeur des arts mécaniques. Il lui rendoit autant d'honneurs qu'aux héros. Les Athéniens avoient le bon esprit de faire marcher de front, et sur la même ligne, l'utile et le glorieux.

Par la suite, les artisans seuls chômèrent cette fête, laquelle devint, avec le tems, particulière aux forgerons. Chargés de leurs instrumens, ils alloient en corps offrir des bouquets à la statue de Vulcain; les libations de vin n'étoient point épargnées. Le lendemain on reprenoit le travail accoutumé, en se rappellant la gaîté de la veille.

FÊTE A LAMPSAQUE.

Les vacances d'Anaxagore, 450 *avant J. C.*

Ce Sage étoit en grande estime dans la Grèce. Il méprisa constamment les richesses pour se livrer tout entier à la philosophie. Cependant le gouvernement d'Athènes l'accusa d'athéïsme et l'incarcéra. Périclès le fit sortir. Anaxagore alla s'établir à Lampsaque, ville de la Mysie, où il termina ses jours. Les citoyens de cette commune lui rendirent de grands honneurs. Les magistrats l'assistèrent à ses derniers momens, pour recevoir ses dernières volontés. Il leur dit : « Je desirerois seulement que les » élèves du Gymnase de Lampsaque prissent vacances pendant tout le mois où » je vais cesser de vivre. »

Il fut obéi. Non-seulement les étudians, mais tous les citoyens célébrèrent une fête chaque année au retour de l'époque de son trépas. Cette fête avoit lieu encore 700 ans après. C'est Diogène Laërce qui nous l'apprend.

Fête de la Beauté, à Thèbes, 400 *ans avant J. C.*

Nous en parlons parce qu'elle favorisa un grand mouvement politique dont

Xénophon (*hist. gr. V.*) va nous fournir les détails intéressans. Le gouvernement de Lacédémone s'étoit rendu maître de la ville de Thèbes et l'arbitre de toute la Béotie ; mais le despotisme qu'il exerçoit sur cette province de la Grèce fut renversé par ceux-là mêmes qu'il tenoit dans l'oppression, comme cela arrive pour l'ordinaire. La main de sept bannis seulement porta ce grand coup.

Phillidas, employé auprès du sénat de Thèbes, fit le voyage d'Athènes pour des affaires particulières. Il y trouva l'un des bannis, qui lui demanda des nouvelles de la tyrannie. Voyant qu'ils parloient le même langage, ils se donnèrent réciproquement leur foi de tout tenter pour affranchir leur patrie.

Mellon (ainsi se nommoit l'illustre banni) ayant pris avec lui six de ses compagnons d'infortune, les plus propres à son généreux dessein, ils sortent aussitôt tous ensemble, sans autres armes que des poignards ; et prenant de nuit le chemin de Thèbes, ils demeurent cachés tout le long du jour, et se rendent aux portes de la ville au moment qu'on alloit fermer, jouant le rôle de gens qui revenoient tard de l'ouvrage ; étant entrés, ils passent encore la nuit et le jour suivant au logis d'un

bon citoyen appelé *Caron*, qu'ils mettent dans la confidence.

C'étoit le jour de la solemnité de Vénus ; on le passoit en rejouissance, et ce jour-là les magistrats quittoient leurs charges.

Phillidas, pour les fêter, avoit promis de leur amener de belles femmes, si bien qu'ils attendoient la nuit avec grande impatience. Après le repas du soir, où ils burent largement, Phillidas, à leurs instances, sortit pour aller leur chercher les jolies personnes promises. Mais en sortant il introduit les conjurés dans une petite pièce voisine de la salle du banquet; puis il rentre aussitôt, disant au sénateur Archias et à ses collègues : « Nos belles sont arrivées ; mais » comme ce sont des femmes de condition » libre, elles ne veulent point entrer qu'on » n'ait fait retirer les esclaves. » Ceux-ci donc furent congédiés ; Phillidas prit la précaution de leur faire donner du vin, et de les envoyer, pour se réjouir, dans une pièce à l'écart. Et de suite les conjurés entrèrent, déguisés sous des habits de citoyennes et de leurs suivantes. On les plaça à table entre chaque convive, afin que chacun eût la sienne. Mais à peine furent-ils assis que sans attendre, ils jetèrent bas leurs voiles de femmes, tirèrent leurs poignards, et mirent à mort les magistrats de la tyrannie cédémonienne.

Cette première justice faite, le même Phillidas prenant avec lui trois des conspirateurs, s'en va chez Léontiade, qu'il trouve retiré, après le repas du soir, dans l'appartement de sa femme. Il fait annoncer un ordre du gouvernement. Il entre, et comme on ne se défioit de rien, il poignarde Léontiade, en même-tems qu'il étouffe les cris de sa femme par des menaces. Au sortir de là, il commande, sous peine de la vie, de tenir la porte fermée. Puis, accompagné seulement de deux conjurés, il marche droit aux prisons de Thèbes, qu'il se fait ouvrir, sous prétexte d'y amener quelques nouveaux prisonniers. Le geolier n'eut pas plutôt ouvert qu'on le tue. Et en même-tems tous les détenus sont mis en liberté, et munis des armes qui étoient en dépôt sous les portiques. On les conduisit au tombeau d'Amphion, avec commandement exprès d'y demeurer jusqu'à nouvelle consigne. Incontinent, des cris se font entendre par la ville : « Citoyens, les tyrans sont » punis de mort ; vous pouvez vous montrer » en assurance. » Mais personne ne bougea d'abord ; on attendit le jour pour sortir de sa maison. Alors chacun arriva avec ses armes, soit à pied ou à cheval, en vertu du cri public qui le commandoit.

Cependant les conjurés envoyèrent dire

aux deux généraux Athéniens qu'ils pouvoient avancer, ainsi que les bannis qui étoient sur la frontière avec des troupes, tandis que le gouverneur de la citadelle faisoit venir du secours de Platée et de Thespie. Mais la cavalerie Thébaine l'écarta après avoir tué quelques Platéens. On revint ensuite assiéger la forteresse avec les troupes d'Athènes, accourues en diligence. La garnison lacédémonienne, qui étoit de peu de soldats, s'étonne, voyant le nombre et l'ardeur des patriotes assaillans, outre le prix proposé à celui qui monteroit le premier ; ayant demandé à sortir avec ses armes, on le lui accorda. Elle fut congédiée sans coup férir, d'abord ; mais les citoyens de Thèbes ne purent s'empêcher, à la sortie, de tuer tous ceux qui étoient du parti contraire. La fureur étoit si grande, qu'on ne pardonnoit pas même aux enfans de ceux qu'on avoit massacrés.

C'est ainsi qu'un jour de fête, à Thèbes, en Béotie, devint l'occasion d'une grande révolution.

Fête chez les Phocidiens, l'an 478 *avant J. C.*

Laissons parler Plutarque, *Traité de la vertu des femmes.*

Les Thessaliens faisoient une guerre implacable aux habitans de la Phocide. En un

seul et même jour ils massacrèrent tous les magistrats des villes phocidiennes. Celles-ci, par représailles, assommèrent deux cent cinquante otages de Thessalie.

Les Thessaliens s'engagèrent, par un décret public, à faire une nouvelle irruption, à n'épargner aucun homme en âge de porter les armes, et à réduire en esclavage les femmes et les enfans.

Daïphante, l'un des trois premiers magistrats de la république des Phocidiens, donna le conseil de marcher au-devant de l'ennemi et de lui livrer bataille; mais en même-tems de rassembler en un seul et même lieu toutes les femmes et les enfans, d'environner ce lieu d'un immense amas de combustibles, d'y poser des sentinelles à l'entour, avec ordre de mettre le feu et de brûler les femmes avec les enfans, à la nouvelle de la bataille perdue. Ce décret fut universellement approuvé; mais un citoyen se leva et dit : « Il est juste pourtant » d'avoir aussi le consentement des fem- » mes, et d'abandonner ce dessein si elles » n'étoient pas d'humeur à l'adopter. »

Cet amendement étant venu à la connoissance des citoyennes, elles s'assemblèrent de leur côté, approuvèrent le décret et décernèrent une couronne au magistrat, comme ayant ouvert l'avis le plus salutaire

à la république. On dit que les enfans imitèrent leurs mères.

Mais les Phocidiens furent vainqneurs, et une grande fête fut établie pour en conserver la mémoire. Le principal exercice étoit une chasse aux cerfs. Ceux qui ne pouvoient y prendre part, faisoient, avec de la farine et du miel, de petits gâteaux qui représentoient un cerf, et qui en portoient le nom.

Ce jour, les citoyennes recevoient des couronnes de lauriers et des bouquets.

Fête du Printems-sacré (ver sacrum).

(800 ans ayant J. C.)

En Grèce et aussi en Italie, quand la population excédoit les ressources d'un territoire, les magistrats faisoient assembler le peuple pour lui proposer de vouer à l'émigration tous les enfans nés *pendant le printems* de plusieurs années dont on désignoit le nombre.

Quelque tems après, tous les jeunes hommes qui se trouvoient dans le cas du décret, se réunissoient sur la principale place publique. Là, on leur donnoit le repas d'adieux. Leurs mères, leurs sœurs, leurs amantes les servoient à table, leur prodiguoient toutes les marques de la tendresse la plus vive. Vers le soir, les magistrats se

présentoient pour donner le signal du départ. Chacun des exilés volontaires recevoit une arme et des alimens pour trois jours. Les derniers adieux faits, ils se rangeoient en pelotons militaires, et sortoient de la ville pour n'y plus rentrer. On leur adressoit un discours paternel et laconique.

« Allez ! leur disoit-on, soulagez votre mère, incapable de vous nourrir, et partout où vous irez, pensez à votre patrie. Allez chercher un territoire vacant, pour y fonder une colonie valeureuse et sage. Aiglons généreux, en sortant du nid où vous avez reçu la naissance et l'éducation ; conservez-en les bons principes. Que partout où vous irez, on s'applaudisse de votre voisinage ; et qu'on dise : honneur aux pères de tels enfans ! Honneur à la mère patrie d'une colonie aussi brave ! Allez.

On appeloit cette fête *le Printems sacré. Ver sacrum.*

La fête des prémices, 1200 *ans avant J. C.*

Pour préserver leurs champs de la stérilité, les Grecs instituèrent une fête vers le tems de l'année qui donne les premiers fruits. Alors, chaque chef de maison suspendoit à côté de sa porte une forte branche d'olivier, à laquelle étoient attachées avec de la laine les prémices des produc-

tions de la terre, ainsi qu'un pain et une phiole de vin.

Cette branche restoit tout le reste de l'année ainsi suspendue, et se desséchoit en attendant le retour de la même fête.

On la brûloit pour faire place à un nouveau branchage.

Cette espèce de solemnité datoit, pour le moins, du tems de Thésée. Elle se ressentoit de la simplicité des premières mœurs de la Grèce.

Fête des Voyageurs, 1000 *ans avant J. C.*

La superstition fut quelquefois utile. Mercure passoit chez les Grecs pour la divinité qui préside aux grandes routes. En conséquence, dans tous les carrefours d'une forêt, et par-tout où les grands chemins se croisent, on plaçoit l'image du dieu. Le jour de sa fête, par un vieil usage, on ramassoit toutes les pierres qui se trouvoient sur la voie publique, et on en faisoit un monceau au pied de la représentation de Mercure. Par ce moyen, les voyageurs qui prolongoient leur course un peu avant dans la nuit, ne couroient point le risque de se heurter, et de faire une chûte.

Les anciens gagnent beaucoup à être vus en détail.

Courses de Femmes, à Olympie.

(760 ans avant J. C.)

Outre les jeux olympiques, célébrés tous les cinq ans à Pise, dans l'Elide, province de la Grèce, les Femmes voulurent aussi avoir leurs exercices particuliers; d'autant qu'il leur étoit défendu, sous peine de la vie, d'assister au spectale des lutteurs, sans doute parce qu'ils combattoient tout nuds dans l'arène. Le stade voyoit donc courir les citoyennes greques non-mariées, distribuées en trois castes : les plus jeunes s'élançoient les premières dans la lice ; celles d'un âge moins tendre venoient ensuite ; et les plus âgées, après toutes les autres. De graves matrones présidoient ces courses, y maintenoient la police, en distribuoient les prix. En considération de la foiblesse d'organisation du sexe, on ne donnoit que cinq cents pieds à l'étendue du stade, qui en avoit six cents pour les exercices des hommes.

Les hommes étoient exclus de cette fête. Etoit-ce une représaille ?

Mais peut-il exister une véritable fête sans le concours des deux sexes ?

Fete et jeux Æginetes, 1500 *ans avant J. C.*

Le navire des Argonautes manquoit d'eau. Il s'arrêta pour s'en procurer dans un port de l'isle Ægine. Mais comme les vents étoient favorables, l'équipage se hâta de remplir ses outres, afin de se remettre en mer et de profiter de la température de l'air. Il s'éleva entre les Argonautes un combat d'émulation à qui puiseroit de l'eau le premier et arriveroit au vaisseau avant ses compagnons. Depuis cette époque, les insulaires d'Ægine instituèrent un jeu et des fêtes qui eurent lieu pendant bien des siècles : ils couroient de toutes leurs forces avec des amphores pleines d'eau sur leurs épaules. Celui qui arrivoit le premier à l'extrémité de la barrière étoit nommé vainqueur.

Nous devons ces details curieux au poëte Appollonius, de Rhodes, au chant IVe. de son Poëme.

Remarquable usage des Grecs dans leurs Fêtes.

Les Grecs avoient jadis cette coutume, dans les combats littéraires et d'harmonie qu'ils donnoient pour illustrer leurs fêtes solemnelles, que quand celui qui devoit chanter l'hymne de la victoire s'étoit levé

pour commencer, un hérault lui faisoit signe de s'arrêter et de suspendre un moment, c'étoit pour lui crier par trois fois : « Chante ! mais chante juste. »

Fêtes Epicuréennes, 272 *ans avant J. C.*

Qu'on ne prenne pas le change ! Il ne s'agit point ici de ces orgies crapuleuses ou libertines connues chez les anciens sous le nom de *Bacchanales*.

Epicure fut un sage aimable. Sobre en tout genre, ce philosophe avoit placé le souverain bonheur, la félicité parfaite dans la pratique de la vertu, et point ailleurs, quoiqu'on en ait dit.

A sa mort, on sentit vivement sa perte ; c'est ce qui porta les citoyens de Rome les plus estimables, les familles les plus honnêtes à célébrer l'anniversaire du jour de la naissance d'Epicure (le 31 janvier). On se rassembloit à la table frugale de l'amitié, pour y chanter un hymne au Sage, après avoir lu et médité quelques-unes de ses maximes. Cette solemnité domestique dura plusieurs siècles.

Fêtes campagnardes des Grecs modernes.

Ces jours se passent en danses, chants et festins. La mousqueterie fait grand bruit dans les isles de l'Archipel. Celui qui fait

le plus de fracas, passe pour le plus brave. Les plus jolies insulaires ne manquent pas de se rendre à ces fêtes. On y mange des crêpes et des beignets à l'huile. Dieu sait si l'on y boit et si l'on y dit de bons mots. Leur manière de danser est remarquable, et varie peu. Les danseurs se tiennent ordinairement par le bout d'un mouchoir; le jeune homme fait mille bonds; la jeune fille ne se remue presque pas. On observera, à la louange de ces peuples, que les pauvres se ressentent de la fête. On leur réserve un peu de presque tout ce qu'on y mange.

C'est un reste des mœurs antiques de la Grèce.

Fête singulière de Crète, 1000 *ans avant J.C.*

Les lois de la Crète, les plus anciennes peut-être de toutes, portoient un caractère de sagesse si frappant, que Lycurgue lui-même alla faire dans cette ville son apprentissage de législateur. Il adopta plusieurs beaux réglemens. Ceux pour l'organisation et la tenue des gymnases publics fixèrent son attention. Plusieurs fêtes nationales lui donnèrent l'idée de plus d'un établissement à Sparte. Mais l'histoire ne nous apprend pas qu'il ait tiré parti d'une espèce de solemnité trop peu connue. Tout les ans les citoyennes Crètoises, mères de familles, se

réunissoient pour pétrir un pain rond d'une grandeur immense. Elles y plaçoient un certain nombre de grains de cumin. Cette pâte cuite sous la cendre, étoit portée ensuite dans le lieu des écoles nationales de Crète, veille de la rentrée des nombreux élèves. On divisoit le gâteau en autant de parts qu'il y avoit de jeunes citoyens admis aux études. Ceux d'entr'eux qui rencontroient dans leur portion un grain de cumin, étoient proclamés *sages*, et recevoient en conséquence certains honneurs. Mais voici en quoi cette fête étoit recommandable. C'est que les jeunes hommes favorisés du sort étoient tenus, dès ce moment, d'offrir en leur personne une conduite exempte de de tout blâme. Bon gré, malgré, il falloit se rendre digne du titre que le hasard venoit de distribuer ; et tel qui jusqu'alors avoit encouru le blâme, changeoit de système pour éviter l'infâmie attachée aux élèves proclamés *sages*, et peu sensibles à cette faveur. Cette fête faisoit prendre l'engagement de devenir meilleur, et donnoit à l'émulation un degré de plus d'intensité.

Cette fête avoit lieu encore cinq siècles avant J. C.

La fête des Voleurs, à Samos.

(1000 ans avant J. C.)

La fête de Mercure, dieu des Commerçans et des Voleurs, duroit trois jours. Pendant tout ce tems, malheur aux voyageurs qui ignorant les usages de Samos, abordoient cette isle, la ceinture pleine d'or! Il étoit permis de les détrousser sur les grandes routes, en leur disant : « C'est » aujourd'hui la fête des voleurs. » Tout étoit permis à ceux-ci, excepté le meurtre. Samos fit long-tems un riche commerce. On peut juger des gains immenses que faisoit le corps des filoux. Car, pendant toute la fête, ils s'organisoient en société, et se distribuoient les différens postes sur les grands chemins, afin qu'aucun voyageur ne pût leur échapper. L'arrivée d'un vaisseau étoit sujette à cette avarie. Tout rentroit dans l'ordre, quand la fête étoit terminée. La loi reprenoit sa balance et son glaive.

Les Thesmophories Siciliennes.

(1200 ans avant J. C.)

Le motif de ces fêtes étoit de célébrer l'origine et l'établissement des lois. On en attribue l'nvention au poëte - législateur Orphée. Ces fêtes en Sicile se solemnisoient

en divers tems de l'année, à cause des différentes façons qu'on donne aux blés. On en célébroit une vers la saison de la récolte ; l'autre, à l'époque des semailles. Cette dernière duroit dix jours entiers. L'appareil en étoit magnifique ; mais dans tout le reste, le peuple affectoit de se conformer à la simplicité du premier âge du monde. Il étoit d'usage aussi, tant que duroit la fête, de s'égayer par quelques propos bouffons.

On chômoit les Thesmophories dans la plupart des cités de l'isle, principalement à Enna.

A Catane, on suivoit les mêmes rites que dans la Grèce.

Elles étoient observées dans Agrigente. Phalaris profita de cette solemnité pour se rendre maître de la ville ; et voici comme : Il avoit fait cacher de la troupe aux environs ; il la fit entrer dans les maisons un moment après que les citoyens en étoient sortis pour se répandre dans la campagne, et enleva leurs armes. A leur retour, se trouvant sans moyens de défense contre des soldats doublement armés, force leur fut de subir le joug de l'adroit despote. Voyez pour les détails les *Stratagêmes* de Polyen, Liv. 5.

Le cérémonial des Thesmophories fai-

soit allusion au tems que le blé alloit rester caché dans le sein de la terre pour reparoître dans la saison de la récolte. La célébration en étoit fixée en conséquence au mois *pyanepsion* du calendrier grec ; ce qui correspond à la dernière moitié du mois d'octobre, et à la première moitié dn mois de novembre des almanachs romains.

Les femmes jouoient un grand rôle dans cette fête, mais on exigeoit qu'elles fussent de mœurs pures. Elles en étoient exclues à soixante ans. Celles en domesticité ne pouvoient y être admises.

On choisissoit pour présider la fête, les citoyennes dont les époux étoient en état de fournir aux dépenses.

Les jeunes filles qui portoient les corbeilles remplies de gâteaux, de fleurs et de fruits, marchoient pieds nuds, et la chevelure éparse. Du reste, elles étoient couvertes de bijoux.

La première station de la pompe de cette fête, étoit dans le prytannée. Le *prytannée* est représenté dans nos républiques modernes, par la *maison commune* de chaque ville.

Le troisième jour de la fête, ou le jour du milieu, on délivroit des prisonniers.

Les tribunaux étoient vacans. Le sénat des villes ne s'assembloit point.

Fête funèbre et nationale, chez les Ioniens, du héros Cyzicus, 1500 ans avant J. C.

Ce héros ayant été la victime d'une cruelle méprise, expira sous les coups de ceux-là même qu'il défendoit avec intrépidité pendant les ténèbres. Le matin, on le reconnut étendu sur la poussière, et baigné dans son sang. On le pleura trois jours entiers. Toute l'armée fit trois fois le tour de son tombeau, les piques renversées. On célébra des jeux martiaux dans une prairie, où bien des siècles après on les renouvela devant son monument. Sa femme ne put lui survivre. Elle se passa autour de la gorge un lien fatal.

Chaque année, à pareil jour, on ne prit de la nourriture qu'au coucher du soleil. Les travaux de la meule furent suspendus. On ne se procuroit d'autres alimens que des mets sauvages.

Le peuple d'Ionie conserva long-tems le souvenir de ce triste événement. Pendant toute cette fête, il se contentoit d'un pain grossier, et le même pour toutes les classes de citoyens. Ce même grain étoit réduit en farine par la meule banale.

La fête d'Artos, 800 *ans avant J. C.*

Artos est un mot grec qui signifie du pain : les Messapiens-Iapyges eurent pour fondateur ou pour principal législateur, un citoyen de ce nom, dont ils furent si contens, que par reconnoissance ils établirent, après sa mort, une fête en son honneur. Dans cette solemnité locale on offroit, aux acclamations du peuple entier, de grands pains, par allusion au nom du héros de la fête.

Fête Arcadienne, 1400 *ans avant J. C.*

Il importoit peu aux anciens qu'on dût un avantage à la ruse ou à la force, pourvu qu'il fût réel.

Le Béotien Areithous, dit le *Porte-massue*, ravageoit l'Arcadie. Lycurgue, général des Arcadiens, le tua dans un défilé étroit ou sa massue de fer ne put être d'aucun secours.

On établit une fête pour perpétuer le souvenir de cette victoire.

FÊTES CIVILES DU PEUPLE ROMAIN.

« C'étoit à Athènes un grand inconvé-
» nient que le trop grand nombre de fêtes.
» Chez ce peuple dominateur, devant qui
» toutes les villes de la Grèce venoient
» porter leurs différens, on ne pouvoit suf-
» fire aux affaires. »

Ce passage de Montesquieu est appliquable au peuple romain.

A Rome, le premier jour de l'année étoit l'occasion d'une solemnité nationale. Ce jour, les citoyens des deux sexes et de toutes les professions, se mettoient en besogne dès la pointe du jour. Le réparateur de la chaussure humaine (c'est ainsi qu'on désignoit alors un savetier), commençoit le racommodage d'une sandale, d'un brodequin ou d'un cothurne; le sculpteur entroit dans son atelier pour y dégrossir un bloc de marbre ou un morceau d'ivoire; la mère de famille ébauchoit un vêtement pour son mari; enfin les Romains de tout état consacroient le matin de cette journée à quelque travail, et le reste du jour à un divertissement de tout genre, espérant qu'ils auroient une année heureuse, s'ils la commençoient ainsi, en se rendant utiles à eux-mêmes ou aux autres. Le soir étoit destiné aux réconciliations; on n'eût osé se coucher avec

un sentiment de haine ou de vengeance ; même pendant les guerres civiles, toutes les factions ce jour-là suspendoient leurs animosités.

Le troisième jour de l'année, les consuls désignés entroient en charge et alloient s'asseoir sur la chaise curule. Ils montoient au Capitole au milieu du peuple, qui, pour faire honneur aux magistrats de son choix, étoit dans l'usage de s'habiller de neuf. Des milliers de lances n'étoient point commandés pour maintenir le bon ordre. Les deux consuls étoient seulement précédés de leurs licteurs, la hache baissée par respect pour la souveraineté de la nation romaine.

Le lendemain étoit encore une espèce de fête politique. Les deux mêmes magistrats suprêmes prêtoient solemnellement leur serment de fidélité au peuple, dont la présence grave et silencieuse devoit en imposer aux consuls. Le peuple y répondoit ensuite en faisant des vœux pour la prospérité de la république. Ce cérémonial s'appelloit *votorum dies*, LE JOUR DES VŒUX. Il avoit lieu dans le Champ-de-Mars : puis venoient les banquets et les danses.

Ce même jour aussi, le peuple recevoit le serment du sénat et de l'armée.

Le 9 janvier, on célébroit les *Agonales*,

fête toute guerrière, en commémoration d'Hercule, qui apporta la liberté en Italie, et institua des jeux pour tenir en haleine les peuples qu'il venoit de rendre indépendans.

Le 17 étoit une fête de la Concorde, relative à quelqu'événement particulier, à quelque dissention domestique qui fut appaisée ce jour-là. Les annales romaines ne nous ont point laissé de détails à ce sujet.

Le trentième Jour de janvier avoit pour objet de célébrer la paix en général.

Le premier jour de février étoit remarquable par le motif de la fête qui le remplissoit. Romulus, en fondant Rome, ou plutôt le peuple romain, car la ville date de plus haut, s'apperçut que de long-tems son établissement n'auroit de consistance, s'il s'en rapportoit aux seuls progrès de la population. Pour la hâter, il publia dans tous les cantons voisins des sept collines, qu'il ouvroit les portes de Rome, et donneroit droit de cité à tous les individus étrangers, bannis de leur patrie, ou mécontens d'elle. L'affluence fut grande. C'est en mémoire de cet événement qu'on fêtoit le premier février, date de la proclamation de Romulus.

Nous ne dirons rien du 5 du même mois. Cette fête, indigne du nom romain, étoit

relative au surnom de *Père de la Patrie*, donné à Auguste par ses courtisans. Le peuple n'y prenoit point part, excepté ceux qui mouroient de faim. On leur jetoit quelques pièces de monnoie pour s'enivrer en l'honneur de l'empereur.

Dans ce même mois, mais non à jour fixe, le peuple, snr-tout les gens de la campagne, chômoient la *fête des Fours*. Avant d'avoir trouvé l'usage des moulins à bras pour convertir le grain en farine, on le faisoit rôtir ou griller dans des fours brûlans. Les Romains aimoient à se rappeler cette circonstance et les mœurs de leurs ancêtres.

Le 21 du même mois étoit moins gai. Le peuple de Rome faisoit la commémoration de ses morts. Chaque famille sortoit de la ville, car les cimetières étoient toujours hors des murs; on se répandoit dans les campagnes environnantes, puis les parens de chaque maison alloient reconnoître la sépulture des leurs. Après quelques apostrophes énergiques aux défunts, on banquetoit sur leur tombe. Mais ce festin (*silicernium*), étoit des plus frugal. On ne servoit sur cette table funèbre que du miel et des gâteaux, du lait et du vin. Il étoit défendu de manger de rien qui ait eu vie. Le tout étoit parsemé de fleurs. Le peuple

pour l'ordinaire s'y comportoit avec décence et tranquillité, et la police lui étoit toujours confiée ; c'est peut-être pour cela qu'il n'arrivoit aucun malheur.

Le soir de cette triste journée, les familles comptoient les membres qu'elles avoient perdus dans l'année, et ceux qui leur restoient.

Le lendemain de la fête des morts, étoit placée celle du Silence. Les citoyennes, filles ou mariées, n'y étoient point admises. Les magistrats chargés du salut de la république, présidoient cette solemnité.

Le 23 février, le peuple romain célébroit la *fête des Limites* (*terminalia*), solemnité de l'invention de Numa Pompilius. Ce prince fit une loi qui permettoit de tuer le laboureur qui feroit passer ses bœufs et sa charrue par-delà la borne de pierre de son champ. Le cérémonial de la fête des Limites avoit lieu à la campagne, et consistoit à couvrir les pierres servant de limites, de pains de froment et de fruits secs. On n'immoloit point d'animal pour ne point ensanglanter les bornes, monumens de la concorde et du bon voisinage.

Ce jour-là, on brûloit des parfums sur toutes les limites de l'empire romain, et on invitoit les nations voisines à se joindre au cérémonial.

Le 24 de février étoit un grand jour. On solemnisoit la fête de la fuite des Rois (*Regi-fugium*), instituée pour rappeler qu'à pareil jour, Tarquin le superbe s'évada de Rome, et par son absence précipitée, mit lui-même un terme à la monarchie Romaine.

Ce jour, on attachoit des guirlandes à la porte par laquelle le roi démissionnaire délivra les romains du poidsde son sceptre de fer teint de sang.

Une course de chevaux, instituée par Romulus, on ne sait trop à quelle occasion, rendoit brillante la journée du 27 février. Le peuple n'y prenoit point une part active, il n'en étoit que le témoin ; mais pendant long-tems les chevaliers romains prirent à cœur de lui plaire, et de l'amuser ce jour-là. C'étoit un spectacle mobile qu'ils lui donnoient. Le cavalier novice s'exposoit aux sarcasmes des piétons. Le peuple romain, dans les plus petites occasions, ne perdoit jamais de vue sa souveraineté.

Le 28, les Romains célébroient l'anniversaire de la victoire complète qu'ils remportèrent à pareil jour sur Tarquin et les princes coalisés.

Le 4 de mars étoit cher au peuple et glorieux pour les citoyennes de Rome. Ce

fut ce jour-là qu'elles servirent de médiatrices entre leurs maris et les Sabins, leurs parens, prêts en venir aux mains à cause de l'enlèvement des Sabines. En reconnoissance, les citoyens faisoient des cadeaux aux femmes. On appeloit cette solemnité *Matronalia.*

Le 15 de mars étoit fêté aussi solemnellement que le jour du *Regifugium.* C'étoit celui du *Parricidium*, ou du meurtre par excellence. On appeloit ainsi l'action du tyrannicide Brutus envers César. Le consul Cornelius Dolabella fit même décréter que ce jour s'appeleroit celui de la seconde fondation de Rome, parce que cette ville sembloit avoir reconquis une seconde fois sa liberté.

Mais les successeurs d'Auguste laissèrent bientôt tomber en désuétude cette fête qui faisoit leur procès.

Le 25 de mars, les jours commençoient à être plus longs que les nuits. Ce motif suffit au peuple romain pour instituer une fête pendant laquelle il se divertissoit innocemment.

Fête domestique le 2 avril. Les maîtresses de maison qui avoient une fille à marier ce jour-là, l'assistoient au bain, et lui apprenoient à dissimuler les défauts secrets de son corps, afin de plaire à l'époux futur.

Les matrones en prenoient occasion de recommander la fidélité et la pudeur à leurs enfans.

Le 6, commémoration d'une bataille gagnée sur Annibal : événement d'autant plus heureux que ce capitaine Carthaginois avoit toujours eu l'avantage jusqu'à ce moment.

Le 13, on solemnisoit la dédicace d'un temple à la liberté.

Le 18, fête commémorative d'un événement malheureux. Un laboureur se promène un matin autour de ses blés, il rencontre un renard pris au lacet. Le blé étoit mûr. Il prend une bourrée de chaume, en enveloppe le renard, et y met le feu. L'animal se sentant chauffé d'importance, se précipite dans la moisson, et l'incendie. Tout fut consumé, il ne resta pas une javelle. La récolte toute entière fut perdue, et une famine s'ensuivit.

Pour ne point perdre le souvenir de cet accident, chaque année, à pareil jour, le peuple de Rome s'amusoit à voir courir dans le cirque quantité de renards traînant à la queue une petite botte de paille qu'on allumoit.

Le 21 avril (le 20 selon quelques annalistes), Rome célébroit le jour auquel Romulus jeta les premiers fondemens de la

ville. un feu de joie étoit allumé devant chaque maison. Des joueurs de cymbales et d'autres instrumens, parcouroient les rues, et s'arrêtoient dans les carrefours pour y donner un concert martial. Ces feux rappeloient une circonstance digne en effet de survivre à l'oubli. Sur l'invitation du fondateur de Rome, les habitans des campagnes environnantes, mirent le feu à leurs cabanes, et vinrent avec leurs troupeaux s'installer dans l'enceinte des murailles tracées par Romulus.

La fête dite *Floralia*, tomboit le 29. Elle fut instituée, dit-on, en l'honneur d'une très-riche courtisanne qui, en mourant, légua ses biens au peuple romain.

Le mois de *mai* (majus) fut appelé ainsi par considération pour les sénateurs, hommes d'âge, espèce de conseil des anciens, dont la sagesse devoit présider aux destins du peuple de Rome. Le premier jour, en conséquence, étoit une fête en l'honneur du sénat. Le caractère de cette fête varioit selon les évènemens de l'année. Quand le peuple n'avoit rien à reprocher au sénat, elle étoit gaie, confiante et honorable pour les législateurs d'alors.

Le 3 mai étoit une fête de femmes. Les citoyennes faisoient commémoration d'une certaine *Fauna*, célèbre par son obéissance

pour son mari. Cette vertu conjugale parut mériter attention ; et cette solemnité tenoit trop aux mœurs sans lesquelles il n'y a point de république, pour n'être point suivie religieusement par les matrones. Elles se rassembloient paisiblement et promettoient aux mânes de la bonne Fauna de la prendre pour leur modèle.

Le 15 de mai, les marchands célébroient leur fète. Ce jour-là, ils apuroient leurs comptes, faisoient la chasse aux usuriers, aux agioteurs. Ceux-ci se cachoient, pour reparoître le lendemain avec l'impudence de la veille, et le peuple romain ne s'en trouvoit pas moins à la merci de ces sangsues.

Le mois de *juin* porte le nom immortel de *Junius* Brutus, qui chassa de Rome Tarquin et la royauté. Ce Romain fit décréter que le 4 de ce mois seroit consacré à rappeler qu'il faut quelquefois dissimuler pour réussir à châtier les rois ; il semble qu'il ait voulu expier sa conduite : on sait qu'il contrefit l'insensé pour amener une révolution, et rendre l'indépendance à sa patrie.

Le 5, le peuple romain fêtoit la bonne-foi dans les traités, et prononçoit des imprécations contre les parjures et les traîtres.

Les pêcheurs et autres mariniers du Tibre

fêtoient le 6 de mai. Ce jour-là, ils offroient du poisson à leurs protecteurs et à leurs amis. Ils n'oublioient pas les sénateurs pour se les rendre favorables, s'il leur survenoit une affaire.

Le 8, étoit la fête des Anes ou de la reconnoissance Le peuple de Rome et principalement l'habitant des campagnes tiroit beaucoup de service du quadrupède aux longues oreilles. Ce jour-là, on le promenoit, couvert de fleurs, portant au cou une espèce de petits chapelets ou de petits grains enfilés. Il avoit double ration, et ne travailloit point de toute la journée. Les meules restoient oisives dans toute l'étendue de la république Romaine. Le bon peuple aimoit ces fêtes rustiques, et s'y comportoit avec beaucoup de bonhomie.

Le 5 juillet rappeloit un évènement fâcheux. Ce jour-là, le peuple fut obligé d'évacuer la ville de Rome, et de fuir devant les soldats gaulois. On voulut en perpétuer le souvenir par une fête appelée *Poplifugia*.

Le 25, le peuple de la campagne et même celui des villes, alloit en procession autour des héritages, pour examiner si toutes les terres étoient mises en valeur et cultivées avec soin.

A la fin de ce mois, où les grandes cha-

leurs se faisoient sentir, tout le peuple faisoit une battue de chiens pour les exterminer afin de prévenir les horribles suites de la rage. Cette chasse étoit une espèce de fête.

Le premier jour du mois d'avril étoit consacré à l'Espérance. Le peuple se livroit à ce sentiment à la vue des fruits, qui lui promettoient l'abondance pendant l'hiver.

Les chasseurs fêtoient le 13 d'août; suivis de leurs meutes, ils alloient reconnoître les lieux les plus peuplés de gibier; ce qu'ils n'auroient pu faire plutôt avant la moisson.

Le 15 étoit remarquable par la fête des esclaves. Ce jour-là, ils se mettoient à table à côté de leurs maîtres, et buvoient à la même coupe. Solemnité d'autant plus touchante, qu'il y avoit beaucoup d'esclaves, et qu'ils étoient pour l'ordinaire traités fort durement.

On célébroit, le 17 d'août, la fête des *Ports de Mer*. L'édile, ou le magistrat chargé de la conservation des grands monumens publics, visitoit les ports en présence des citoyens rassemblés. On lui jetoit des coucouronnes, si l'opinion publique étoit en sa faveur.

La fête de la navigation, qui arrivoit le lendemain, procuroit une journée de repos aux bêtes de charge, pour faire sentir que

l'invention des bateaux avoit diminué de beaucoup le service des chevaux, des mulets et des ânes.

Les vendanges s'ouvroient le 19 d'août. Avant il n'étoit pas permis de toucher à la vigne pour la dégarnir de ses grappes. Ce jour étoit un jour d'*ivresse* dans les deux sens attachés à ce mot. Le peuple romain se livroit au plaisir avec le même abandon qu'au chagrin.

Le 25, même mois, Rome, à l'instar des *Chaldéens* (voyez cet article) avoit une fête astronomique et civile de la lune. Duboulay, dans les Antiquités romaines, in-fol., en parle à la page 538.

Les grands jeux du cirque, à Rome, commençoient le quatrième jour de septembre, et en duroient huit.

Le 14 de ce mois, se faisoit la revue des chevaux propres au service militaire. C'étoit une fête brillante, et qui plaisoit au peuple, sur-tout dans le tems de la liberté.

Le 20 suivant, les citoyens de Rome solemnisoient la fête du fondateur de leur ville.

Le 25 étoit une espèce de fête médicinale, par suite d'une vieille tradition : tout le peuple romain ce jour-là se purgeoit, en buvant du vin doux mêlé à du

vin vieux. Cette recette se trouva fort salutaire ; et tous les ans les citoyens ne manquoient pas de la répéter simultanément. On ne s'enivroit pas ; mais on se livroit à la joie avec ses amis, et on buvoit à la santé l'un de l'autre. Rome, en ce moment, étoit pittoresque à voir.

Le 13 d'octobre étoit la fête des *Fontaines*. Ce jour on ornoit les puits de guirlandes, et l'on alloit jeter des fleurs dans les sources d'eau vive, en faisant des imprécations contre ceux qui en troubleroient le cours ou qui en gâteroient la pureté par des immondices.

Le 19, le peuple souverain, assemblé par centuries, passoit en revue toutes les troupes à pied et à cheval.

Le lendemain tomboit la fête de la *Victoire*.

Le peuple, toute la journée du 14 novembre, inspectoit les chevaux de l'armée, lesquels étoient en grande tenue.

Le lendemain, le sénat mangeoit en public. Ainsi l'avoit institué Romulus ; tous les citoyens circuloient autour de la table du festin, et donnoient des signes d'estime ou d'improbation à tel ou tel sénateur.

La fête, dite *Faunalia*, se célébroit dans les commencemens de décembre. Les villageois se rassembloient dans les bois, les jeunes

filles dans les prés. Là, on couroit aux barres, on dansoit, et le vin n'étoit pas épargné. Tout cela se passoit fort bien, sous l'œil des magistrats, en l'absence des licteurs et des hastes.

Le 13 du même mois étoit appelé *Septimontium*. Ce jour-là, la septième colline qui complète le territoire de Rome y fut enclose ; ce qui donna lieu à une sorte de fête dont Plutarque rend ainsi raison : c'étoit pour témoigner qu'il falloit que non-seulement les hommes mais aussi les bêtes se reposassent, à cause que l'ouvrage de Rome avoit été pour lors parfait. Tous les citoyens étoient obligés d'assister à cette solemnité civique : et pour les y forcer, il étoit défendu d'atteler les chevaux aux voitures de voyage.

Les Saturnales, *l'an* 1886 *avant J. C.*

Les grecs donnèrent la première idée de ces fêtes, qui remontent aux plus anciens tems.

De toutes les fêtes civiles du peuple romain, la plus importante étoit celle des Saturnales. Elle duroit plusieurs jours, pendant lesquels les consuls ne pouvoient point faire de déclaration de guerre. On n'exécutoit point de criminels pendant tous ce tems-là. Les domestiques jouissoient

de la liberté dans toute sa plénitude. Leurs maîtres les servoient à table. Les servantes étoient servies à leur tour par leurs maîtresses. Les gens de maison jouissoient d'une prérogative encore plus précieuse peut-être. Ils avoient le droit de dire à celui qui les tenoit à ses gages, toutes ses vérités. Cependant, la crainte du lendemain étoit un frein qui retenoit bien des langues. Néanmoins, l'instinct de la liberté enhardissoit les plus timides ; et les sarcasmes les plus virulens échappoient de la bouche muette pendant tout le reste de l'année.

Pendant les Saturnales, les esclaves se coiffoient du bonnet de la liberté ; ils se revêtissoient même de la toge de sénateur.

On remarquera que cette fête célèbre étoit commune aux Grecs, aux Babyloniens, aux peuples de la Thessalie, aux insulaires de Crète, aux habitans de Trézène.

Les pauvres, ce jour-là, faisoient de petits présens aux riches, qui ne pouvoient guère se dispenser d'y répondre par des cadeaux d'une certaine valeur.

Les gymnases étoient fermés. L'usage étoit que les étudians jouassent à la toupie. Les jeux de hasard étoient défendus, et les édiles y tenoient la main.

Les *Saturnales* commençoient le 17 de janvier, et duroient au moins trois jours. Il est visible que nos ci-devant jours gras étoient renouvelés des Grecs et des Romains.

Fêtes Romaines.

Le sénat décréta cinquante jours de fête en mémoire de la victoire remportée par D. Brutus, sur Antoine. L'ambition de ce dernier étoit devenue aussi pernicieuse à la république que l'avoit été l'esprit dictatorial de J. César.

Le sénat porta le même décret en l'honneur de Cicéron pour avoir étouffé la conjuration de Catilina, et rétabli le calme dans toute l'étendue de la république romaine.

Lucullia.

Lucullus délivra les villes de l'Asie mineure de la tyrannie des traitans et des usuriers. Ces sangsues politiques avoient épuisé tout ce beau pays, en le réduisant à faire de grands emprunts pour payer les vingt mille talens que Sylla le proconsul avoit imposé sur elles ; et cette somme, au moyen de l'agiotage de ce tems-là, (car les agioteurs datent de loin) étoit montée jusqu'à cent vingt mille talens. Plutarque nous apprend qu'en conséquence de ce

grand bienfait de Lucullus, les villes de l'Asie mineure instituèrent en son honneur une fête appelée *Lucullia*. Elle étoit accompagnée de jeux et de spectacles.

Mais les cités reconnoissantes savoient aussi retirer aux proconsuls les honneurs trop précoces qu'elles leur avoient décernés. Une ville de Cilicie ayant eu à se louer d'un Appius Clodius, prédécesseur de Cicéron, institua une fête publique en son honneur. Mais apprenant que ce proconsul étoit accusé devant le sénat de concussions et d'abus d'autorité, quoiqu'il sut se tirer d'affaire grâce au crédit de Pompée, la ville de Cilicie lui retira les honneurs qu'elle lui avoit votés.

La Majume.

Elle se célébroit tous les ans à Ostie, au mois de mai. Cette fête qui devoit son institution aux citoyens de Gaza, passa à Rome et s'établit dans presque toutes les villes maritimes de l'empire. Un des plus grands agrémens de la *Majume* consistoit à se jeter les uns les autres dans l'eau. Suidas ajoute que ce n'étoit pas seulement le peuple qui prenoit ce divertissement; les premiers de la ville s'en faisoient aussi une partie de plaisir. Les magistrats honoroient ces jeux de leur présence.

Les pêcheurs et les bateliers du Tibre donnoient aussi le spectacle de cet exercice, fort recommandé chez les Anciens.

Les combattans, montés sur des bateaux préparés pour cette lutte, s'avançoient à force de rames les uns contre les autres, et cherchoient à se précipiter mutuellement dans l'onde, en se poussant avec de longues perches. Nos joûtes sur la Seine en sont l'exacte répétition.

Fête de la première Barbe, chez les Romains.

Les Romains étoient dans l'usage de faire de grandes réjouissances la première fois qu'on les rasoit. Le jour de cette fête domestique, ils assembloient leurs parens et leurs amis, et en leur présence, on rasoit au jeune citoyen sa première barbe : on la renfermoit dans un coffre plus ou moins précieux, suivant les facultés de la famille.

Les Grecs aussi solemnisoient avec le même appareil le jour auquel ils se rasoient pour la première fois.

Même fête chez les insulaires de Delos.

Fêtes confédératives des peuples du Latium.

(550 ans avant J. C.)

Cette contrée de l'Italie antique, outre Rome et sa campagne, comprenoit les Rutules, les Volsques, les Herniques, les Ausones ou Aurunces, les Albains, etc. Le second des Tarquins, roi de Rome, et le prince le plus machiavélique de ces tems reculés, projeta d'assujétir insensiblement tous ses voisins. Il commença par leur envoyer des ambassadeurs pour demander leur alliance. Les Volsques seuls semblèrent se défier de sa perfidie, et se refusèrent à la proposition, qui fut agréée avec empressement des autres nations. Tarquin pour consolider ces traités politiques, conçut une fête annuelle et commune à tous les peuples coalisés. Tous les ans, ils devoient se réunir et s'asseoir à la même table en signe de fraternité. La place du rendez-vous général fut une assez haute montagne qui dominoit alors la cité d'Albe, et connue aujourd'hui sous le nom de *Monte-Calvo*.

On convint de part et d'autre, sous les sermens les plus sacrés que, malgré la guerre qui pourroit avoir lieu entre quelques-unes des nations associées, il y auroit

une armistice tant que les fêtes dureroient. La seconde clause fut que chaque ville contribueroit aux frais du banquet : l'une fourniroit des agneaux ; l'autre, du lait ; celle-ci, du fromage ; celle-là, des galettes ; sans préjudice aux offrandes particulières, que chacun des assistans apporteroit de bonne volonté. On devoit immoler un superbe bœuf, lequel seroit dépecé et partagé entre les peuples fédérés, en signe d'union.

Denis d'Halicarnasse nous apprend dans ses *Antiquités Romaines*, que le nombre des nations qui se trouvèrent à la première solemnité, se montoit à quarante-sept. Toutes s'y conduisirent sur le pied de la plus parfaite égalité, si ce n'est pourtant qu'on déféra à l'envoyé de Rome les honneurs de la présidence.

Ces fêtes fédératives du Latium furent de deux sortes. La solemnité dite ordinaire, fut annuelle et mobile. La république romaine, dont l'ascendant ne tarda pas de se faire sentir, s'étant fait donner le droit de la présider à perpétuité, son consul prenoit celui de la convoquer pour tel jour qu'il jugeoit convenable, sans pourtant pouvoir se dispenser d'y assister. Les destins de Rome parurent dépendre en partie de la célébration de cette fête. Quand

les troupes romaines furent taillées en pièce auprès du lac Trasimène, le prodictateur attribua adroitement cette défaite, non pas au peu de talens du général Flaminius, mais à la négligence qu'il apporta pour célébrer la fête du Latium sur le mont Albin. Le prodictateur fut d'avis de réparer cette omission en doublant les dépenses du banquet.

Cette confédération qui dans le principe ne devoit durer qu'un jour, fut prolongée d'une journée après qu'on eut chassé les rois, et d'une troisième encore, à l'époque de de la réconciliation des particiens avec le peuple, retiré sur le mont Aventin.

Le quatrième joua qu'on ajoutr par la suite, sembloit un peu étranger à la solemnité. On ne se rassembloit pas sur le mont d'Albe, mais bien au Capitole même, où se faisoient des courses de chars. Un verre d'absynthe étoit le prix du vainqueur à ces jeux. Pline en donne une raison qui prouve toute la délicatesse des anciens en certaines circonstances. L'absynthe procure la santé ; or, quel plus beau présent à faire, et quels honneurs au-dessus de ceux par lesquels on voudroit rendre immortel le héros qui en est l'objet ?

Les confédérations impératives extra-

ordinaires étoient rares. Toute l'histoire romaine en fournit à peine deux exemples, dont le premier tombe sous la dictature de Valerius Publicola.

Voici une observation assez importante : Quand ces fêtes vinrent à se célébrer pendant trois jours de suite, Rome étoit presque déserte; or, dans la crainte qu'un voisin ambitieux ne fût tenté de profiter de cette absence des citoyens pour s'emparer de la ville, on lui donnoit un gouverneur temporaire, on la mettoit pour ainsi dire en état de siège, tout le tems que duroit la confédération des peuples du Latium.

Fête de la Victoire à Cumes, ville d'Italie,

(524 ans avant J. C.)

Les Etrusques, les Umbriens, les Dauniens et quelques autres nations barbares de l'Italie, tentèrent de s'emparer de Cumes. Cette coalition d'ennemis étoit effrayante ; à en croire Denis d'Halicarnasse, dans ses Antiquités Romaines, cette armée se montoit à cinq cents mille fantassins et dix-huit mille cavaliers. Cumes n'eut à leur opposer que quarante-cinq mille hommes de pied et six cents chevaux. Mais les Cuméens combattoient pour

leur liberté, et ils avoient à leur tête Aristodème, leur concitoyen. Ils remportèrent une victoire complète, qui, après les avoir soustraits au joug des barbares, finit par les faire tomber sous la verge d'un tyran; et ce tyran fut précisément ce même Aristodème. Ce général habile se prévalut de la réputation éclatante qu'il s'étoit faite dans cette grande action, pour susciter des troubles. Dans une fête brillante qui fut célébrée au retour de cette courte et glorieuse campagne, il visita tous les groupes de citoyens attirés par les jeux, et n'eut pas de peine à gagner la multitude mécontente du gouvernement aristocratique et oppresseur; car les grands et les riches s'étoient déjà rendus maîtres des délibérations du sénat.

Pour éloigner un homme aussi dangereux, on eut l'imprudence de lui donner le commandement des troupes envoyées au secours du peuple d'Aricie; on n'oublia rien pour le faire échouer dans cette expédition; il en revint encore triomphant, et plus exaspéré que jamais. Enfin, après avoir répandu des flots de sang, il s'empara de sa patrie. Aux moyens que les tyrans n'ont cessé d'employer pour maintenir leur usurpation, Aristodème en ajouta un nouveau, celui d'énerver le cou-

rager de ses sujets par une mauvaise éducation et par des fêtes corruptrices.

« Cela ne peut convenir, observe Mon-
» tesquieu, qu'à un petit tyran qui expose
» sa souveraineté pour défendre sa vie. »

Celle d'Aristodème fut, à la vérité, longue; mais elle finit par la catastrophe ordinaire aux usurpateurs amis du sang, et Cumes recouvra sa liberté, toujours mieux gardée par la pauvreté et les mœurs, que par l'opulence et le luxe.

Des Fêtes et des Jeux du Cirque Romain.

Ils furent l'une des causes de la gloire de Rome.

Romulus fonda les jeux : mais le cirque n'exista que long-tems après. Le peuple rassemblé prés des rives du Tibre, formoit lui-même la lice, et applaudissoit déjà avec transport.

Sous Tarquin l'ancien, entre les monts Aventin et Palatin, dans la vallée Murcia, on vit s'élever un cirque assez spacieux pour asseoir cent cinquante mille spectateurs. Dans ces fêtes, Tarquin mangeoit dans le cirque et donnoit lui-même aux chars le signal de la course, en jetant en l'air la draperie dont il se servoit à table.

Le cirque devint un des plus grands ressorts de la politique. C'étoit par le

nombre et l'éclat de ses jeux que l'autorité consulaire ménageoit le crédit et la faveur. Les jeux du cirque soutinrent le caractère des Romains, parce que ces jeux étoient un plaisir national, et que tout plaisir national élève et agrandit l'ame, ajoute le savant qui nous fournit ces notes curieuses. Les Romains, poursuit le même savant, ont mis une différence entre le cirque et le théâtre, qui ne s'est point élevé chez eux au degré de perfection où ils ont porté les autres genres de littérature.

Le théâtre n'étoit point, à Rome, un plaisir national; sur le théâtre on donnoit des représentations scéniques qui déshonoroient l'État. Les Romains d'un mérite distingué blâmoient le théâtre. Le consul Scipion Nasica, s'éleva contre un theâtre de pierre que les censeurs de la république avoient fait construire. Il représenta que cet établissement étoit inutile; qu'il nuiroit aux mœurs, et qu'il ne falloit pas accoutumer le peuple romain à des voluptés greques. Le sénat ordonna la démolition et la vente des matériaux à l'encan. Le cirque, au contraire, fut toujours aimé des Romains. Sylla y fit paroître cent lions, pour donner au peuple roi le spectacle d'une chasse africaine. Pompée y fit combattre vingt éléphans. Lucullus le décora

avec les armes et les machines de guerre de l'Arménie vaincue. Jules César qui méditoit une révolution dans le gouvernement, commença par prolonger l'espace du cirque. Les degrés destinés aux spectateurs leur offrent deux cent cinquante mille places commodes. L'élite des patriciens ouvre les jeux par la course des chars. Sept fois ils parcourent la ligne avec la rapidité de la flèche. L'heureux vainqueur serre la borne, l'évite et emporte la palme. Une nouvelle course recommence ; ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il y ait autant de palmes que le soleil met d'heures à passer du levant au couchant.

Jules César donna des chasses où, entr'autres animaux, on vit quatre cents lions. Tous cela sans préjudice aux jeux des gladiateurs et au combat naval des flottes de Tyr et d'Egypte, donné dans le Champ-de-Mars.

Le même prince fait plus encore. Aux deux bornes du cirque, on substitue deux camps. On y admire vingt éléphans combattus par cinq cents hommes d'infanterie ; et vingt autres éléphans armés de leurs tours, qui portent chacun soixante combattans assaillis et assiégés par cinquante cavaliers et autant de fantassins.

Ceci se passoit l'an de Rome, 708.

Octave soutint l'éclat du règne de son prédécesseur, par la magnificence des fêtes qu'il donna. La foule y étoit si grande que souvent il falloit redoubler les gardes pour veiller à la sûreté de la ville.

Tibère lui-même se distingua dans ce genre. Le quartier du mont Aventin, qui tenoit au cirque, avoit été détruit par un embrâsement. Sur-le-champ, Tibère donne pour le réparer un million de sesterces; ce qui fait plus de dix-neuf millions quatre cent cinquante-cinq mille francs de notre monnoie.

Les trois derniers Césars eurent besoin de l'indulgence de Rome; ils la ménagèrent par des fêtes et les jeux du cirque. Caligula excéda les dépenses pour porter à vingt-quatre les courses qui, jusqu'à lui, avoient été fixées à douze seulement. Claude donna de nouveaux embellissemens au cirque. Il en fit construire les barrières en marbre, et donna de l'éclat aux bornes en les revêtissant de lames d'or. Il voulut innover dans les jeux, en plaçant une chasse entre cinq courses; mais, par-là, il ôtoit à ces jeux l'unité qui est nécessaire jusque dans les plaisirs.

Néron multiplia les cirques, et promena le peuple de fête en fête, de spectacles en spectacles.

C'est dans le cirque que l'on voyoit des hommes soutenir des courses de seize mille pas, ou quarante-cinq lieues et demie, à deux mille cinq cents toises la lieue.

Le célèbre coureur d'Alexandre, dit *le Grand*, Philonide, n'avoit couru dans une seule journée que douze cents stades, ou un peu plus de quarante-cinq lieues.

La course des chars avoit pour spectateurs le peuple entier de Rome. Le costume distinguoit les conducteurs de chars. A la cour de l'empereur, dans le sénat, parmi l'ordre équestre, chez le peuple, les paris s'ouvrent et se multiplient ; les citoyennes de Rome prenoient part aussi au succès de telle où telle couleur. Tous les yeux se fixoient sur la main qui donne le signal. Les chars partent, la course est de plus de six mille pas (plus de deux lieues.) Et dans certains jours de fête, les courses se renouvelloient jusqu'à quarante-huit fois, et présentoient une vîtesse plus étonnante que celles si renommées en Angleterre.

Du tems de Domitien on vit dans le cirque six cents chars et deux mille quatre cents coursiers parcourir en quatorze heures, quatre cent trente-sept mille pas (environ cent vingt lieues.) On passa les nuits à ces fêtes, et l'on en vit les jeux aux flambeaux.

Trajan ajouta au cirque cinq mille places nouvelles pour le peuple, et fit disparoître la loge où les empereurs se renfermoient pour assister à ces fêtes. Il voulut être assis parmi les citoyens.

Sous Adrien, les fêtes romaines du cirque eurent plus de singularité que de véritable grandeur. Le cirque s'agrandit par la suite au-delà de toutes les bornes; on y compta jusqu'à trois cent trente-huit mille places. Il y a même d'anciens états de la ville de Rome où ce nombre est porté à quatre cent quatre-ving-cinq mille places. Pour amuser le peuple, on imagina des bizareries. Du tems de Probus, le cirque parut se changer en une forêt pour y donner une chasse de mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, et de quantité d'autres animaux rassemblés à grands frais, de toutes parts.

Les fêtes séculaires que Philippe célébra l'an de Rome 1001, firent voir des animaux plus rares, mais rien de l'antique magnificence.

C'est à l'imitation des Romains que l'un de nos anciens despotes, Chilperic Ier., fit construire des cirques à Soissons et à Paris, pour donner des spectacles au peuple français.

Voici le nombre des fêtes et des jeux du cirque, dans chacun des mois de l'année.

Il y avoit jeux et fête au cirque, le 7 janvier, en l'honneur de Janus, législateur, déifié de l'Italie. Vingt-quatre courses de chars : c'étoient les premiers jeux annuels que les consuls donnoient au peuple.

Le 13, jeux en mémoire de Romulus.

Le 20, pour l'anniversaire de Gordien, à cause des fêtes magnifiques qu'il avoit préparées à l'occasion des victoires remportées sur le roi de Perse.

Le 24, pour l'anniversaire d'Adrien.

Février s'ouvroit par une fête à Hercule, dans le grand cirque. C'est devant la statue de ce héros que le peuple Romain alloit jurer l'observation des traités.

Trois jours après les jeux d'Hercule, on célébroit ceux des Goths, en mémoire des victoires remportées sur le peuple l'an 268 et 269 de J. C. : les armées romaines détruisirent trente-deux mille hommes. Il y eut deux mille vaisseaux coulés bas. Ces fêtes du cirque consistoient en chasse d'animaux, Naumachies (combat naval simulé) et pièces de théâtre.

Le 11, jeux du cirque pour la fête du génie du peuple Romain.

Le premier jour de mars, fête de Mars, jeux au cirque. Les citoyennes romaines prenoient part à cette solemnité, pour rappeler le souvenir des Sabines.

Le 2 avril, jeux du cirque pour l'anniversaire de Romulus, l'inventeur et le fondateur de ces jeux si chers au peuple Romain.

Pendant les fêtes mégalesiaques qui tomboient en Mars, et qui duroient six ou sept jours, on donnoit deux fois les jeux du cirque. Les patriciens se régaloient ces jour-là.

Le lendemain, venoit le tour des plébéïens.

Le 21 avril étoit le jour de l'anniversaire de Rome ; Romulus en jeta les fondemens ce jour-là. Et le peuple qui a eu l'ame la plus élevée, conçut que Rome seroit impérissable.

Le 26 avril, jeux du cirque en mémoire de Marc-Aurèle Antonin.

En mai, les fêtes et les jeux de Flore furent institués l'an 513 de la fondation de Rome.

Le 3 mai, jeux au cirque à cette occasion.

Juin n'avoit qu'un seul jour de fête et de jeux ; mais cette journée étoit remarquable : elle rappeloit la simplicité des premières mœurs, quand Rome ne connoissant point le luxe, se bornoit aux besoins naturels. Ces jeux se nommoient *Fabatiques*, de *faba*, *fève* ; parce que les of-

frandes de cette solemnité consistoient en féves, en lait et un peu de farine. On renouveloit les anciens usages de l'Italie, sous l'âge d'or de Janus.

Les récoltes commençoient après ces jeux, et à Rome, on prenoit des vacances.

Les jeux appollinaires, institués l'an de Rome fondée 542, après la bataille de Cannes, tomboient au 5 de juillet; ils duroient neuf jours.

Le 15, commençoient les jeux franciques en vertu d'une victoire de Constantin, sur les Francs.

Le 4 août, jeux du cirque pour célébrer la victoire du sénat. C'est le jour où Cicéron fut rappelé de son exil, l'an de Rome 697. En vain le tribun du peuple Claudius, balançoit depuis près de deux mois l'autorité sénatoriale, qui avoit porté le décret de rappel. Tous les tribuns s'assemblent. Les comices se tiennent au Champ-de-Mars. Cicéron y est rappelé par la voix unanime du peuple Romain.

Le 12 septembre, commencement des jeux romains (*Ludi romani.*) institués par Romulus, et par conséquent les plus anciens de tous. Du tems de la république, ils ne duroient que trois jours.

Les empereurs les portèrent à huit. On

les appeloit *les grands Jeux*, parce qu'ils occasionnoient de grandes dépenses.

Le 27 septembre, les jeux du départ. La politique romaine étoit qu'avant de partir pour la guerre, les troupes vissent des combats de gladiateurs, des chasses d'animaux. . . etc.

Les jeux alamaniques, au 5 octobre, rappeloient une victoire éclatante remportée sur les Allemands des bords du Danube.

Le 13, jeux du cirque en l'honneur de Jupiter, libérateur; ils furent iustitués par Camille, l'an de Rome 364, après avoir chassé les Gaulois du Capitole.

Les jeux plébéïens, *ludi plebeii*, commençoient le 12 novembre; il y avoit course de chars au cirque, et le repas de Jupiter au Capitole.

Le 16, nouveaux jeux, nouvelle fête au cirque, institués après l'expulsion des rois, et quand le peuple, irrité des usures ruineuses qu'exerçoient les patriciens, se retira sur le mont sacré.

La plus grande partie du mois de décembre étoit employée à des fêtes, données par les candidats aux places. *(Munus candidatorum.)*

N. B. Marc-Aurèle régla que dans l'année, il y auroit deux cent trente jours d'af-

faires : par conséquent, il y avoit à Rome, cent trente-six fêtes.

Autres Fêtes Romaines.

Outre leurs Fêtes publiques ou nationales, les Romains en avoient de domestiques et personnelles qu'ils célébroient avec beaucoup de régularité. En voici un exemple éclatant rapporté par Tite-Live, 1re. Décade, Livre VII.

Le Jeune Fabius étant au Capitole pendant le siège qu'en faisoient les Gaulois, en descendit, traversa l'armée ennemie au grand étonnement des assiégés et des assiégeans, pour aller sur le mont Quirinal s'acquitter d'un devoir annuel de famille, en l'honneur de ses ancêtres. Ce trait de mœurs mérite d'être rappelé à des lecteurs républi cains.

Fête nationale et militaire d'Otahiti.

Les habitans de l'isle Otahiti s'entretiennent dans l'art de la guerre par des combats d'appareil, qui ont lieu ordinairement dans une grande place palissadée de bambous, et haute de trois pieds. Le chef des Insulaires s'assied dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, et les principaux de l'isle sont rangés en demi-cercle à sa droite et à sa gauche. Ce sont les juges de ces jeux.

Douze combattans vêtus d'une simple ceinture d'étoffe, entrent dans l'arène, ils en font le tour lentement et les regards baissés, la main gauche sur la poitrine; de l'autre, ils donnent le signal d'un défi général, qu'ils adressent aux spectateurs. Chacun choisit son adversaire, on en vient aux mains. Le grand point est de saisir son antagoniste par la cuisse ou par le bras, les cheveux ou la ceinture, et de le renverser. Le combat fini, les vieillards applaudissent au vainqueur par quelques paroles que tous les assistans répètent en chœur sur une espèce de chant. La victoire est proclamée par trois grands cris de joie auxquels des oreilles européennes s'accoutumeroient difficilement.

Pendant ces jeux athlétiques, les belles Otahitiennes exécutent des danses qui font contraste.

Ces combats qui durent deux heures, sont suivis d'un grand festin.

Commémoration de la première ligue Suisse.

(1424.)

A Trons, hameau dans le voisinage du Rhin, au pied d'une montagne, subsiste encore un vieux chêne à l'ombre duquel Pierre Putlingen, Hans brün et Hans de Sax, jurèrent en 1424 la première confé-

dération qui procura la liberté de toute la *Ligue grise*, et bientôt après entraîna par son exemple celle des deux autres.

Près du vieux chêne de la liberté, sur le côté gauche de la façade d'une vieille chapelle, sont représentés les trois premiers libérateurs jurant la première alliance. On les a peints debout sous l'arbre qui se partage en trois branches au-dessus d'eux. Quelques villageois sans armes sont derrière eux. L'un des trois (de Sax) a les cheveux blancs coupés autour de la tête. Sa barbe est longue, sa physionomie noble, sa taille haute. A sa large ceinture de cuir noir, est suspendue d'un côté une longue épée de bataille, et de l'autre le sac qui renferme son pain. Des demi-bottes lui servent de chaussures. La main gauche s'appuie sur un bâton noueux. La droite est levée pour le serment. Quatre guerriers armés de longues piques l'accompagnent.

Les deux autres libérateurs ont à peu près le même costume et la même attitude. Au milieu d'eux, assis sur une pierre, on remarque un enfant qui interrompt ses jeux pour donner toute son attention à ce qui se passe devant lui.

De tems en tems les communes de cette ligue envoyoient chacune leurs *Landommans*, (magistrats.) sous ce même

chêne ; là, ils renouveloient le vœu de leurs ancêtres ; là, ils resserroient les nœuds de leur confédération, y affermissoient les fondemens de leur indépendance. En 1778, cette fête nationale eut lieu pour la dernière fois.

Les députés des communes à cette solemnité sont pour la plupart de simples villageois. Du fond de leurs habitations de chaume, ils passent au timon des affaires ; et au soin de leurs troupeaux succède celui de la république. Ils se rendent à Trons ordinairement à pied et dans leurs habits ruraux.

Aux environs du vieux *Chêne de la Liberté*, au milieu d'une petite allée, au bord d'une source, s'élève une roche dans les fentes de laquelle sont enfoncés de longs clous : c'est-là qu'autrefois les députés des communes avant de se rendre à l'assemblée, suspendoient leurs sacs de provisions, mangeoient, couchés sur l'herbe, leur pain et leur fromage, et s'abreuvoient de l'eau fraîche de la fontaine.

A *Trons*, est une grande salle ornée d'inscriptions faisant toutes allusion au nombre *III*, sacré chez les Suisses, à cause de ses trois premiers libérateurs, des trois premières ligues, des trois présidens, des trois doigts levés pour le serment, des

trois branches du Chêne de la Liberté, etc. C'est en l'honneur de ce nombre et de la devise de la ligue :

OMNE. TRINUM. PERFECTUM., qu'il y a dans la salle trois tables rangées en triangle.

Fête de la fondation de la liberté Helvétique dans le canton de Schweitz.

Voici comme les patriotes suisses font leur carnaval.

Pendant ce tems, consacré ailleurs à des turpitudes ou à des folies insignifiantes, les laboureurs et les bergers des bords du lac Zug, font retentir les échos du Rigi des applaudissemens qu'ils donnent à la représentation sans art des origines de l'indépendance helvétienne.

Le cortège, ouvert par deux héraults d'armes d'une taille gigantesque, et par une musique guerrière, se rend sur le territoire du bourg d'Arth, où l'attend un amphithéâtre construit au milieu de la place publique.

Le génie de l'antique Helvétie, portant d'une main l'écu des treize cantons, et de l'autre une lance surmontée du bonnet de la liberté, marche le premier escorté de deux guerriers armés de toutes pièces. Ceux-ci tiennent chacun une ancienne épée de bataille

Paroît ensuite une troupe de pâtres robustes, habillés comme dans les Alpes, un bonnet de cuir sur la tête et une lourde massue sur l'épaule. Après eux le capitaine des arbalètriers au front de sa troupe, vêtue de verd, portant, ainsi que ceux qu'il commande, une flèche à son chapeau, et une arbalète à la main. Ils sont suivis de *Guillaume Tell* et de son fils, des trois libérateurs *Stauffucher*, *Metchtal* et *Furst*, et de Conrard Baungasten, qui, d'un coup de hache, fendit la tête d'un noble de Wolfenchiés prêt à faire à sa femme et à lui le plus sanglant outrage.

A leur suite viennent les valets du gouverneur Grisler, élevant au bout d'une pique le chapeau de leur maître. Ils sont habillés dans le costume du tems.

On voit ensuite les députés des treize cantons, précédés chacun d'un jeune homme déployant la bannière, et d'un hérault portant l'écu. La marche est fermée par un corps de vingt soldats de six pieds de haut, choisis parmi les plus beaux hommes des montagnes de Suisse.

Le cortège parvenu au théâtre, et tous les spectateurs placés sur les bancs qui leur sont préparés, le génie de la Suisse commence le spectacle par un prologue en allemand. En voici quelques traits.

... O Helvétiens ! bénissez tous la terre de liberté. Arrosez de larmes pieuses les pierres de vos monumens. A chaque pas, la patrie vous crie : Arrête ! Tu foules aux pieds le sépulchre ignoré d'un héros. Ici est le pré solitaire de Rutli, ou jadis vos libérateurs, loin de l'œil vigilant du tyran d'Autriche, jurèrent de briser son joug. Là, est la plaine sacrée où tomba la flèche salutaire de Hunnemberg, qui avertit vos pères de se tenir sur leurs gardes à Morgarten. De ce côté, est le vénérable temple de Guillaume Tell. De celui-là, est l'étroit champ de bataille où Vinkelried et tant de vos généreux ancêtres, arrosèrent de leur sang les fondemens de la liberté naissante, etc...

Puis on représenta dans un drame en cinq actes, l'histoire de la révolution helvétique ; et le même spectacle se répéta trois jours consécutifs.

Solemnité rurale du Pays de Vaud.

Vevey est la deuxième et la plus jolie ville de cette partie de la Suisse ; on y célèbre tous les quatre ans une fête d'agriculture, unique dans son genre. Son origine, fort ancienne, est aussi fort obscure, comme celle de la plupart des institutions utiles. La tradition en fait honneur aux

premiers vignerons de ce pays. On la chôme le 20 du mois de l'ancien calendrier, qui répond à messidor et thermidor. Voici comment les choses s'y passent :

La marche s'ouvre par deux vignerons couronnés pour avoir le mieux travaillé leur vigne. Ils sont suivis d'un jeune garçon, représentant Bacchus, à la tête d'une troupe joyeuse de faunes armés de thyrses, ou vendangeurs; de bacchantes ou vendangeuses, jouant du tambour de basque, et de satyres ou bergers habillés de peaux, conduisant une victime, aux cornes dorées, couverte de bandelettes et de guirlandes. Le vieux Silene, ou vieillard à face de rubis, ceint et couronné de pampre, un broc sous le bras, est assis et soutenu sur un âne paisible, cheminant à petits pas au milieu d'une foule d'enfans portant en tumulte au bout de leurs bâtons tous les attributs de l'agriculture.

A la suite, on voit un pressoir ambulant, d'ou le vin nouveau coule le long de la route, et désaltère le voyageur qui s'arrête sur le passage. Deux villageois robustes portent sur leurs épaules une grappe énorme de raisin suspendue avec des rubans à un bâton.

Derrière, une forge de campagne en activité et une sourde enclume, font retentir

les coups de marteaux cadencés. On y fabrique des socs et des serpes. Vient encore une cuve dans laquelle des enfans nus foulent le raisin. La foule des moissonneurs et des vignerons ferme le cortège. Ils sont dans leurs habits de travail. Après avoir parcouru les principales rues de Vevey, tout le monde fait halte. On s'étend sur le gason, devant une nappe couverte de pains bis et de fromages. Mais tous les convives se levent pour faire honneur à Cérès : c'est la plus jolie fille du pays. Elle descend de son charriot pour prendre place sur un trône de verdure, au milieu de plusieurs gerbes, et des bouquets de pavots et de bleuets. D'une main, elle tient une javelle ; de l'autre, une serpe. Sur sa tête est une couronne d'épis mêlés de pampre.

On mange et l'on boit, l'on rit et l'on chante. Deux chœurs, l'un de vendangeurs, l'autre de vignerons des deux sexes, entonnent une ronde : un chœur général répète un refrein commun.

Le repas a lieu pour l'ordinaire au bord du lac Lemanique. On y range avec ordre et propreté cent cinquante couverts. Toute la vaisselle est de bois ou de terre. Un pain grossier, des choux, des féves, et le bœuf aux cornes d'or étuvé et rôti, com-

pose ce repas assaisonné par l'appetit et le plaisir pur des bonnes gens.

Le bal de Vevey qui a lieu le lendemain est plus brillant, mais moins gai.

Fêtes Gauloises.

La *Fête du Départ.*

Ambigat étoit un roi puissant dans les Gaules. Il faisoit sa résidence dans la cité que nous nommons Bourges aujourd'hui : La population s'étoit tellement accrue, qu'elle commençoit à donner des alarmes. Ambigat avoit pour neveux Bellovese et Sigovese, deux jeunes guerriers pleins d'ardeur et d'audace. Il convoque les états de la Gaule pour leur proposer une double expédition, l'une dans la Germanie, l'autre au-delà des Alpes. Trente mille Gaulois s'offrirent en un clin d'œil pour marcher sous le commandement des neveux d'Ambigat ; une grande fête eut lieu à ce sujet ; elle fut aussi brillante qu'elle étoit nombreuse. Ces deux colonies armées, après diverses évolutions, prirent congé de leur mère-patrie, en frappant sur leur bouclier, et chacune d'elles alla fonder de nouveaux peuples.

Ceci se passoit à peu près dans le même temps que la fédération de Marseille.

Solemnité des états-généraux de la Gaule, assemblés à Chartres.

Cette ville et son territoire tiennent aujourd'hui la place de la forêt de Carnutes. Au centre de ces bois antiques et touffus étoit une plaine qu'on appeloit le Champ-de-Mars. C'est là que, de tems immémorial, nos premiers ancêtres, convoqués par les Druides, célébroient une grande fête nationale, au mois de mars, à la suite de laquelle, on traitoit des grands intérêts de la Gaule entière. Chaque peuple de ce vaste pays y députoit des représentans armés, pour prendre connoissance des affaires générales; on y buvoit beaucoup, on y mangeoit à l'avenant; mais l'esprit public y étoit presque toujours bon. C'est là que la nation Gauloise se montroit grande, généreuse, bien avisée, et redoutable à ses voisins entreprenans. On y tenoit conseil, assis à de longues tables dressées à l'ombre de vieux chênes témoins des révolutions de plusieurs siècles.

Fête du Soleil, ou des Bateliers de Lutèce.

Plusieurs siècles avant Rome et Marseille, Paris existoit déjà. Mais ce n'étoit alors qu'un bourg riverain, connu sous le nom de *Lutèce*, et composé des isles que nous appe-

lons aujourd'hui de la *Fraternité*, aux *Cignes*, etc. Une association assez nombreuse de gens de rivière s'y étoit formée, et même avoit de la réputation : car l'une de leurs isles, celle aux Cignes, servoit de lieu de réunion à tous les peuples voisins pour y célébrer une fête au Soleil, quand cet astre ouvre le printems. Par suite d'une tradition qui se perd dans la nuit des tems, le cérémonial consistoit dans l'arrivée d'un beau jeune homme blond monté sur une barque ; il figuroit le Soleil. On alloit au-devant de lui. Les jeunes filles lui offroient des couronnes, attachoient des guirlandes à sa nacelle ; on le conduisoit à l'île des Cignes, à l'aube du jour ; et le reste de la journée se passoit en banquet, en hymnes et en danses.

FÊTES ANCIENNES DE MARSEILLE.

Fondation de Marseille. — Fête de l'Enclume.

(700 ans avant J. C.)

Les habitans de la ville de Phocée, menacés d'être envahis par le desposte de la Perse, prirent la généreuse résolution de ne laisser à l'ennemi beaucoup plus fort qu'eux, que des pierres et la plus parfaite solitude. En conséquence, les Phocéens, peuple maritime, s'embarquèrent tous sur leurs vaisseaux, emportant ce qu'ils possé-

doient de plus précieux, leurs lois, leurs femmes, leurs vieillards et leurs enfans. Ils aimèrent mieux s'exposer aux hasards de la mer en courroux, plutôt que de subir le joug d'un tyran injuste et ambitieux. Les vents poussèrent cette flotte sur le rivage des Gaules méridionales. Ils y mirent pied à terre. L'olivier et la vigne en main, dont ils proposèrent l'essai d'une plantation, ils furent fort bien reçus des Saliens, des Tectosages et autres peuples de la côte. On leur en abandonna une partie. Ils y jetèrent les fondemens de la ville de Marseille, à peu près dans le tems du règne de Tarquin l'ancien à Rome.

La fête de la fondation de cette ancienne cité eut de remarquable la forme du serment qu'ils prononcèrent en présence des Gaulois étonnés. Le magistrat de cette nouvelle colonie républicaine, debout sur un môle, fit précipiter à la mer une lourde enclume d'airain, en prononçant ces paroles qui furent répétées tous les ans à pareille époque :

« Les Phocéens-Marseillois consentiront » à devenir esclaves, quand cette masse re- » montera à la surface de l'eau et y surna- » gera. »

Et les Marseillois tinrent leur serment.

Pacte fédératif entre la République de Marseille et celle de Rome, 550 ans avant J. C.

Tout le monde connoît la grande révolution qui fit passer Rome de l'état monarchique à la forme républicaine. Le viol de la chaste Lucrèce, l'expulsion de Tarquin le superbe et de sa famille, et le consulat de Junius Brutus sont des faits présens à la mémoire des citoyens de tout âge. Il est une circonstance qui n'est pas également sue de la plupart des lecteurs. L'une des premières mesures prises par l'immortel Brutus fut d'envoyer des Ambassadeurs à la République de Marseille, pour lui proposer une fédération capable de contrebalancer la coalition des Tarquins avec Porsenna et autres Princes d'Italie.

Les envoyés de Rome, devenue République, furent accueillis avec transport par la cité de Marseille, République elle-même depuis plusieurs siècles. Car la ville de Phocée se régissoit d'après ses propres lois depuis bien du temps. Une fête républicaine eut lieu pour ratifier le traité entre les deux peuples; le serment de l'enclume y fut renouvelé et servit de leçon aux nouveaux républicains de Rome. On grava sur deux tables d'airain le pacte fédératif, et l'une de ces deux tables fut déposée par le

peuple de Marseille, dans le vaisseau de l'ambassadeur de la république de Rome.

Strabon nous apprend que la république de Marseille surpassoit toutes les autres par l'équité de ses lois. *Massilienses omnes legum æquitate superant.* Elle avoit un sénat de six cent têtes. Quinze de ces sénateurs étoient choisis pour composer le gouvernement, ou ce que nous appelons aujourd'hui le pouvoir exécutif.

Fêtes des Femmes, à Beauvais, en 1473.

Un duc de Bourgogne assiégeoit la ville de Beauvais, et la serroit de près. Les bourgeois, fort dévots en ce tems-là, au lieu de se défendre, invoquoient leur bienheureuse patrone sainte Angadrême. Une femme courageuse fit un appel à toutes les citoyennes, en leur disant : puisque nos maris font notre besogne, faisons la leur. Tandis qu'ils sont à l'église, courons aux remparts, et délivrons notre patrie.

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'ennemi fut repoussé, le siége levé ; et depuis ce tems, le jour de la fête de sainte Angadrême, les habitans de Beauvais instituèrent une fête, où, par reconnoissance, les femmes avoient le pas sur les hommes.

Fête du Grautich, à Metz.

(1300 ans depuis J. C.)

Graulich, mot allemand qui signifie *bête monstrueuse*, étoit une image d'osier, revêtue de carton peint, représentant une espèce de dragon. De sa queue sortoit un dard, à la pointe duquel chaque boulanger étoit obligé de fournir un petit pain. Un marguillier de village portoit cette figure en tête de la procession des Rogations, tout fier de sa charge. Le peuple des environs de Metz, dansoit au tour, et poussoit dans les airs des cris de joie.

Cette espèce de fête du territoire de Metz étoit fondée sur une vieille tradition. Jadis (on a perdu la date précise de l'année) une bête fauve ravageoit tout ce canton ; personne n'osoit l'approcher. Clément, l'un des évêques du pays, eut la confiance de jeter son étole sur le col de l'animal ; et celui-ci resta aussitôt immobile, et se laissa massacrer.

Cette carricature provinciale se répétoit encore tous les ans, il n'y a pas plus d'un demi-siècle.

Les habitans de Metz avoient encore un autre usage. Ils ne manquoient pas de

jeter des chats, tout vifs, dans le feu de la Saint-Jean.

Fête de la Rose, à Salency, l'an 509.

Salency, hameau voisin de la ville de Noyon, dans la ci-devant Picardie, célèbre tous les ans, le 8 juin de l'ancien calendrier, depuis plus de douze siècles, une fête champêtre toute morale. Les vieillards de l'endroit s'assemblent, font un examen sévère de la conduite de toutes les filles du village, et le lendemain, devant tous les habitans assemblés, proclament la plus sage. La villageoise la plus vertueuse reçoit pour prix un chapeau de roses, une somme de vingt-cinq francs, et la main du garçon le plus estimé et le plus aimable du lieu. Une espèce de cortège se forme pour conduire la fille couronnée à la maison commune. Une cornemuse ouvre la marche. Un tabellion inscrit son nom, son âge, etc. sur les registres publics ; on lui passe un anneau d'argent, et un large ruban lui est donné pour lui servir d'écharpe.

Pendant plus de mille ans, les cinq cents habitans de Salency durent leurs mœurs à cette institution, qui contraste avec les crimes dont Clovis souilla ses victoires et son règne.

Souveraineté du Peuple de Lyon, exercée dans une double fête annuelle.

Cette fête, qui a de l'originalité et qui date d'un tems immémorial, avoit encore lieu il y a quatre ans. Tout le peuple de cette commune alloit le dimanche, le lundi et le mardi qui suivoient la Saint-Denis, à deux lieues de Lyon, par le faubourg de la Guillotière, à *Saint-Denis-de-Broud*, où se tenoit une foire.

Une fois sorti du faubourg, il étoit permis de s'adresser les paroles les plus piquantes, ou les vérités les plus fortes. Le jeune homme reprochoit à la jeune fille quelques infidélités; le créancier à son débiteur, le client à son avocat ou à son procureur, l'artisan à son bourgeois, le domestique à son maître. Le plus curieux étoit de voir les voitures du gouverneur, de l'intendant, même de l'archevêque; enfin, celles des premiers magistrats, entourées d'une foule immense reprochant à ces hommes en place, leur despotisme, leurs dilapidations, leur immoralité; mais une fois arrivé au village, l'on ne songeoit plus qu'à la danse, et autres jeux innocens. Les mêmes scènes recommençoient lors du retour à Lyon, jusqu'au pont de la Guillotière; personne n'avoit le droit de se fâcher.

Les mêmes libertés lyonnoises se répétoient le jour de la *Saint-Alban.*

Si pareille fête avoit été en usage à Paris et à Versailles, que de choses on auroit eu à dire à la cour! C'est lorsque lepeup le est assemblé en masse, et sans ordre, faisant sa police lui-même, qu'il manifeste sa véritable opinion. Ceux qui le gouvernent, peuvent juger de l'estime qu'ils méritent du peuple, par l'acceuil tacite ou prononcé qu'ils en reçoivent.

La fête de Lyon est défendue depuis trois ans, sans doute, pour le maintien de la concorde; car, en révolution, que de reproches n'a-t-on pas à se faire réciproquement!

Fête de l'Imprimerie.

Pendant assez long-tems, dans plusieurs villes d'Allemagne, et notamment à Harlem, on célébroit tous les ans la fête de l'invention de l'Art Typographique. Les citoyens de cette commune érigèrent une statue à Laurent Coster, auquel ils faisoient honneur de cette grande découverte. On voit encore aujourd'hui sur la porte du logis de Coster, un marbre qui laisse lire ces mots :

Memoriæ sacrum

TYPOGRAPHIA

Ars

Artium omnium conservatrix

Nunc primum inventa

Circiter annum 1440.

Tous les ans, tous les typographes de la ville et des environs se rassembloient, pour aller ensemble attacher un rameau de chêne sur le seuil de toutes les imprimeries. Cette fête mériteroit d'être renouvelée. Elle manque dans nos républiques modernes.

Voici un fait qui prouvera, pour la millième fois, que nous avons défendu la bertté de la presse de toutes nos forces, et que dès les premiers jours de la révolution nous en avons senti toute l'importance.

Pour nous assurer des principes du législateur, nous avions projeté de faire réunir tous les imprimeurs de Paris, avec les ouvriers, sur le quai de Voltaire ; de porter en triompe une presse à l'assemblée nationale ; et là, dans la salle même, on eût imprimé une pétition à l'effet de faire jurer l'un après l'autre les législateurs, sur la presse, d'en défendre la liberté jusqu'à la

mort ; de là , on eût été sur les débris de la Bastille , répéter ce serment ; et ensuite , à la société des Jacobins , dont nous n'étions pas; mais comme cette société depuis 1791, n'avoit pas défendu la presse , nous voulions lui en faire prendre l'engagement solemnel.

Des mal-intentionnés et de faux patriotes mirent tout en œuvre pour empêcher la réussite de cette démarche qui auroit, peut-être , sauvé par la suite beaucoup de victimes.

Le moment arrivera , sans doute , où l'on sentira que sans liberté de la presse il n'y a point de véritable république ; ce sont deux inséparables : qui tue l'une , tue l'autre du même coup.





RARE 84-B
24174
THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY

